

FRANCOIS MAURIAC

LE JANSENISME
DANS
LES ROMANS DE MAURIAC

By

ALINE GAETANE CAQUETTE, B.Ed, B.A.

A Thesis

Submitted to the Faculty of Graduate Studies
in Partial Fulfilment of the Requirements
for the Degree
Master of Arts

McMaster University

October 1963

MASTER OF ARTS (1963)

McMASTER UNIVERSITY
Hamilton, Ontario

TITLE: Le Jansénisme dans les romans de Mauriac

AUTHOR: Aline Gaetano Caouette, B.Ed. (University
of Alberta)

B.A. (University
of Alberta)

SUPERVISOR: Dr. A. W. Patrick

NUMBER OF PAGES: ix, 112

SCOPE AND CONTENTS:

Les romans de François Mauriac révèlent chez l'auteur une doctrine et une psychologie jansénistes que nous nous proposons de mettre en relief dans ce travail. L'analyse aura pour point de départ une brève étude du jansénisme et fera voir que la morale de répression aboutit au déterminisme et au fatalisme. Elle relèvera aussi les effets de cette morale sur la personnalité des personnages des romans aussi bien que sur l'art du romancier: la vision noire et désespérée de la vie.

The analysis of the novels of François Mauriac reveal the author's Jansenist conception of religion. In this thesis a brief study of seventeenth century jansenism is made in order to show the background of religious convictions with which Mauriac worked and the reason why his outlook is so pessimistic. He sees man as deprived of free will, predestined either to good or to evil, as well as determined by his environment. His rigoristic theological and psychological doctrines have led him to fatalism.

INTRODUCTION

L'étude des romans de Mauriac nous révèle un romancier qui apporte à son oeuvre une ardeur spirituelle et le don constant de son génie littéraire, une intelligence cultivée et une intuition de la psychologie qui interviennent dans la façon de présenter les personnages, de créer l'atmosphère, de conduire l'action. Tous ces talents sont mis à profit et permettent à l'auteur de mêler dans ses romans le dénouement et l'idéologie en les fusant de manière à en faire l'oeuvre d'un prédicateur spiritualiste sévère, exigeant, aussi bien que l'oeuvre d'un romancier poète.

Cependant, cette thèse ne prétend pas traiter la technique du romancier, ni son don de poésie, son esprit, son imagination ou le symbolisme dont il se sert pour créer l'atmosphère. L'intention n'a pas été, non plus, de démontrer que le jansénisme est plus ou moins orthodoxe en théologie que le catholicisme. L'étude sera limitée aux vues théologiques du romancier comme il les étale dans ses romans et elle essayera d'en relever ce qu'elles ont de janséniste.

Comme base de l'analyse du jansénisme dans les

romans de l'auteur une courte étude de la doctrine de la morale et de la psychologie janséniste à son origine au dix-septième siècle sera présentée. Dans cet ouvrage le but sera d'essayer d'établir le fait que le jansénisme, né d'un milieu bourgeois et, ayant échoué comme secte, a survécu en morale. Ce jansénisme refroidi qui se traduit en morale de répression particulière à la société bourgeoise aboutit au déterminisme et au fatalisme. Le propos est de faire voir que le jansénisme comme catholicisme violent, étroit, qui ne s'exerce pas uniquement sur le plan de la discipline extérieure, peut tendre vers une protestation contre la nature humaine, vers un pessimisme exaspéré et une forme aiguë de la négation qui, se soustrayant à la vie réelle, se coupe de l'action.

L'analyse des romans mettra en relief les effets d'une telle psychologie dans le domaine de l'amour, sur la personnalité de l'homme et de la femme comme nous les présente Mauriac.

Cette étude relèvera aussi les effets de la doctrine, de la morale et de la psychologie janséniste sur la pensée, l'idéologie du romancier: les grands thèmes, les luttes, la vision noire.

L'auteur désire remercier sincèrement le docteur
A. W. Patrick, doyen de la faculté des Arts de
l'université McMaster, pour son intérêt constant
et pour son encouragement, et les professeurs
Marie L. Stock et H. A. Freeman pour leurs bons
conseils.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	v
CHAPITRE I	
LE JANSENISME	1
1. La position métaphysique	1
2. L'intention humaine	4
3. Le triomphe de la morale janséniste	6
CHAPITRE II	
LA SOCIETE BOURGEOISE D'APRES MAURIAC	12
1. Les familles puissantes	13
2. La puissante mécanique familiale	20
CHAPITRE III	
LA RELIGION CHEZ LES BOURGEOIS	39
1. Les bien-pensants	39
2. Les rebelles	46
3. Les chrétiens fervents	47
CHAPITRE IV	
LE PROBLEME DE L'AMOUR	52
CHAPITRE V	
LES EFFETS DE LA MORALE DE REPRESSION	65
1. Le rêve et la hantise de la chair	66
2. L'incommunicabilité des sentiments	74
3. La personnalité des femmes	78
4. La personnalité des hommes	84
CHAPITRE VI	
LE DETERMINISME ET LA FATALITE INTERIEURE	91
1. La domination charnelle	96

CHAPITRE VII

LE JANSENISME DE MAURIAC	104
1. La doctrine de la grâce	104
2. La psychologie pessimiste	107
3. Mauriac, romancier bourgeois janseniste	109
BIBLIOGRAPHIE	111

CHAPITRE I

LE JANSENISME

Une brève étude du jansénisme, de ses notions fondamentales et de son évolution depuis ses origines au dix-septième siècle, fera voir ce qu'il est par rapport au catholicisme orthodoxe et servira aussi à montrer combien étroitement les convictions de Mauriac s'y rattachent, qu'il s'agisse de la position métaphysique, de l'intention humaine, de la psychologie ou de la morale.

1. La position métaphysique

La doctrine rigoureuse que Jansénius tira de Saint Augustin, assez semblable au calvinisme, affirmait que depuis le péché d'Adam et la chute, le salut de l'homme ne peut résulter que de la faveur gratuite de Dieu, la grâce efficace, et non de l'effort humain impuissant à obtenir cette grâce. Saint Augustin en défendant le christianisme contre le pélagianisme avait insisté sur les aspects les plus rudes de la doctrine paulinienne: la corruption profonde de la nature humaine, son impuissance radicale pour le bien; la toute-puissance de la grâce, la faiblesse de la liberté humaine, l'âme, tantôt relevée par la grâce, tantôt attirée en bas par la concupiscence, sorte de péché immanent.

Le jansénisme aussi a été une réaction contre l'esprit de l'humanisme qui, s'étant introduit dans le catholicisme, était secondé par les Jésuites. L'Eglise, moins sévère que les Jansénistes, voit la nature humaine comme "blessée" mais essentiellement saine et rétablie par la grâce rédemptrice. L'homme est incapable par lui-même de remonter au surnaturel mais il a toujours à sa disposition la grâce suffisante; il dépend de son libre choix que cette grâce devienne efficace. La concupiscence n'est pas un péché permanent et la tentation peut-être repoussée par l'aide de la grâce. La déchéance de l'homme est tenue pour partielle, non pour radicale; l'homme collabore à la grâce.

La théologie janséniste, prolongement outré de l'augustinisme, reproche aux Jésuites et à l'Eglise d'avoir accepté l'humanisme et d'avoir, en exaltant l'homme, diminué les mérites des souffrances du Christ. Elle s'oppose à tout idéalisme optimiste et à toute forme de religion qui ne professe pas une négation absolue des valeurs humaines. Il s'agit de réformer l'intérieur du chrétien et d'y établir le règne absolu de Dieu en revenant à la doctrine des Pères, en nettoyant la doctrine de la grâce de toute infiltration pélagienne, de toute douceur aristocratique. Ainsi donc, de leur esprit absolu, les Jansénistes soutenaient la doctrine de la

grâce efficace, l'aveur gratuite de Dieu, la corruption totale de la nature humaine par le péché originel, l'impuissance radicale de l'homme déchu, la toute puissance de la grâce à laquelle l'homme ne peut résister, l'absence du libre arbitre, l'impuissance de la volonté humaine tantôt emportée vers le bien par la grâce, tantôt vers le mal par la concupiscence qui, par elle-même, est péché et réduit l'homme en esclavage.

Par suite du péché originel, toutes les actions accomplies sont haïssables et pécheresses aux yeux de Dieu et tous les hommes sont voués à la damnation. Même l'effort pour arriver à la vertu est vil puisqu'il se voit comme orgueil; la charité seule donne le pouvoir de faire le bien. L'homme est poussé au péché, à la perdition à moins que la grâce toute puissante de Dieu n'intervienne et sauve le prédestiné.

Telle en somme est la doctrine janséniste: elle a pour point de départ des prémisses acceptées par la plupart des chrétiens mais, poussée à l'outrance par la logique, elle aura une place entre l'hérésie et l'orthodoxie. Cinq propositions soi-disant tirées de l'Augustinus de Jansénius, à plusieurs reprises condamnées par les bulles papales inspireront la crise janséniste, formeront le parti Port-Royaliste et produiront Pascal.

Pascal, ce chrétien envahi par la grâce victorieuse, ayant aperçu le problème de l'humanisme chrétien et du

monde nouveau, de son esprit affamé d'absolu, voyait la chrétienté vouée au relâchement et à la banalité; incapable de comprendre les accommodements et les adaptations, il accusa les apôtres de la conception moderne d'avoir complété pour avilir le dogme et la morale catholique et de vouloir séduire la lâcheté du monde moderne afin d'assurer leur domination sur les peuples. Ainsi furent lancées les Provinciales par l'enfant terrible du parti qu'Arnauld avait déjà signalé à la Sorbonne et constitué en groupe par ses guerres théologiques. Après avoir invectivé contre les Jésuites, Pascal pense aux libertins qu'il a connus et qui vivent loin de Dieu avec une tranquillité scandaleuse. Pour les amener à la conversion, il écrit les Pensées où il précise ses points de vue actuels et l'état de son âme. Pour contrecarrer la quiétude, il montre la misère de l'homme sans Dieu et dit que la seule grandeur de l'homme est qu'il ressent cette misère; il ne peut pas être bas avec tranquillité. Ainsi l'homme, se sentant inquiet, misérable, angoissé, est par conséquent plus près de Dieu parce qu'il est plus prêt à recevoir sa grâce.

2. Intention humaine

La grâce, acte gratuit, isole finalement les tendances naturelles qui n'ont plus aucune part dans l'idéal de l'élu. Le but de celui-ci sera désormais

de se dépasser, de surmonter la nature humaine; le résultat sera une morale rigoriste.

Le jansénisme, au contraire de la Réforme, se voit comme négatif. Cette hérésie sociale, attachée à la rigueur morale, voulait pratiquer une certaine indépendance de conscience et la sévérité intérieure; la contrainte reçue du dehors ne pouvait lui être que contraire. Les Réformés, encore plus fortement que les Jansénistes, trouvaient la garantie de la morale dans la conscience et, ainsi avaient été poussés au schisme pour se soustraire à la contrainte reçue du dehors. Les Jansénistes, trop liés à la fidélité catholique pour se séparer d'elle, se virent contraints et par les règles et par la rigueur de leur conscience. C'est en cela que Port-Royal, indécis, affaibli et aigri s'est attiré la défaite et qu'il a dépensé l'énergie qui aurait dû se traduire en des résultats tangibles, en réhabilitation qui aurait rehaussé la vie terrestre. Se croyant obligés de quitter le monde pour réaliser l'absolu dans cette vie, convaincus que tous ont une vocation pour la vie religieuse et que c'est pour rester dans le siècle qu'il faut une aptitude spéciale, ils se précipitent dans les cloîtres avec un élan irrésistible. Il semble que vouloir ainsi se retirer de la vie montre un manque de confiance dans le pouvoir de la grâce efficace et trop de pessimisme à l'égard de la nature humaine. D'un tel

fatalisme théologique il est assez facile de tomber dans le déterminisme psychologique.

Le renforcement de la morale chez les églises réformées avait dissipé l'anathème jeté sur la vie, les pratiques mortifiantes et la coutume de se cloîtrer pour se barricader contre les tentations; mais les jansénistes n'ont pas rejeté ces habitudes enracinées dans le catholicisme. Excessivement méfiants à l'égard des mouvements du moi, en réglementant les impulsions, ils ont été conduits à une contrainte rigide, s'assujettissant donc à la double rigueur de la sévérité intérieure et des règles imposées du dehors; ainsi, d'abord dynamiques, ils ont abouti au nihilisme amer et à la soumission.

3. Le jansénisme, mouvement bourgeois

Le jansénisme au dix-septième était vraiment le parti de la bourgeoisie qui, à cette époque de luttes, continuait de devenir de plus en plus puissante et se heurtait constamment à la monarchie ascendante et alliée à Rome. Voulant réformer l'Eglise en restant dans son sein, attaquant le relâchement de la doctrine, les moeurs, le gouvernement et l'absolutisme romain, cette secte, affaiblie par son conformisme, ne pouvait que subir échec après échec et ne pouvait arriver qu'à une fin tragique. Ses grands hommes, Saint-Cyran, Arnauld ont été aussitôt condamnés et exilés.

Le conformisme et la morale de répression sont

particuliers à la bourgeoisie. Bénichou, dans Morales du grand siècle (1958),¹ fait remarquer que, chez la bourgeoisie, la vertu par excellence c'est l'épargne puisqu'elle est la condition de l'accroissement. Cette caste, au dix-septième siècle, appuyée par l'évolution économique, condamnait les principes de l'homme noble, c'est-à-dire l'étalage de soi et la dépense brillante qui vont la main dans la main avec la confiance dans la nature et l'optimisme en morale.

La bourgeoisie vouée à l'épargne, à l'accumulation du réel, à l'absorption de toute chose pour se grandir, est arrivée à une nouvelle conception de l'instinct, "l'amour propre". Elle a vu dans l'instinct un danger de perdition et dans ce qu'on nomme "nature", une tendance à se satisfaire aux dépens des autres. Il sera donc impératif que la morale interdise l'abandon à la loi naturelle, contrainte qui s'ajoutera à celle qu'exigent les évaluations constantes, la comptabilité des bénéfices et des espérances.²

Pour sublimer l'instinct il faut se renoncer, réprimer les mouvements du moi; il faut se vouer à la morale de répression. Selon le jansénisme, comme il l'a déjà été signalé, la conception bourgeoise de l'instinct

¹ Paul Bénichou, Morales du grand siècle (Paris: Gallimard, 1956).

² Bénichou, pp. 112-113.

se définit par "amour propre" et cette idée a été instrumentale à la propagation de la notion que le renoncement est essentiel à la moralité, à la bonne conduite.

Le jansénisme, donc, a renforcé les postulats bourgeois de la toute-puissance de la nature et de la nécessité de la contenir durement et, quand il est devenu prééminent, il a imposé à la société, comme un idéal, ce type terre-à-terre, maintenant classique et "bien différent du gentilhomme impulsif, paradeur et gaspilleur: un type à la fois contraint, conscient de ses appétits et guindé contre leurs désordres".⁵ Cette bourgeoisie ne présente pas, comme on se l'imagine souvent, un aspect gai, audacieux et prime-sautier; la réalité, surtout au dix-septième siècle, était très différente.

Sainte-Beuve remarqua que tous les grands hommes du jansénisme appartenaient à l'aristocratie bourgeoise: les Le Maître, les Arnauld, les Sainte-Marthe, les Pascal, Nicole, Dômat Quoiqu'ils ne fussent pas issus de la bourgeoisie moyenne, ils formaient une classe sociale très distincte de la noblesse. Déçue de la Fronde, cette classe manifestait envers l'aristocratie aussi bien qu'envers le vieil esprit féodal, un sentiment de réserve et d'hostilité immanente. "Bourgeoisie malgré tout, elle tâchait de l'être avec le plus de grandeur possible,

⁵Bénichou, p. 114.

étayée sur la majesté du Christianisme."⁴

4. Triomphe de la morale janséniste

Ce christianisme janséniste, ayant disparu comme parti dans l'Eglise, a continué de s'infiltrer dans toute la société française. Battu en théologie, il sortit vainqueur en morale. Il faut faire la distinction entre la théologie et la morale jansénistes. Le célèbre Bossuet, prudent au sujet de la grâce efficace, approuvait la condamnation des cinq propositions de Jansénius comme point d'arrêt entre l'orthodoxie et l'hérésie et adhérait à la morale janséniste. Il établit cette ligne de démarcation avec raison parce que la grâce efficace était ce qui, vraiment, mettait en danger le principe d'autorité. Cette grâce, la plupart du temps, rendait l'élu si fort que, d'emblée, il critiquait l'Eglise ou se permettait de se soustraire de son obéissance. Examiné à part, la doctrine de la grâce, le rigorisme moral ne semblait pas incompatible avec l'obéissance aux lois de l'Eglise. Ainsi épuré de ce qui menaçait l'unité et la paix dans la société, le jansénisme imprègne tout le siècle de Louis XIV. Mais, à ce sujet, il faut se garder d'identifier ce jansénisme refroidi, démuné de tout ce qu'il avait de robuste, à celui de Port-Royal que la société persécutait pour ce qu'il montrait d'indépendance de conscience.

⁴Bénichou, p. 114.

Non seulement le jansénisme refroidi imprégna-t-il le dix-septième siècle, mais il continua aussi de se propager durant les trois siècles qui suivirent. Augustin Gazier, dans son Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours, (1923-24) en trace le mouvement et fait voir l'étendue et la prise qui a duré jusqu'à nos jours. Il nous fait remarquer que les théories religieuses et morales de Port-Royal n'avaient pas remué le monde ecclésiastique du siècle seulement mais qu'elles avaient pénétré partout dans la littérature, dans la poésie, dans le théâtre.⁵ Plus loin il ajoute qu'à la mort de Louis XIV, La Bulle Unigenitus avait "fait un million de jansénistes" et qu'elle avait "plus que toute autre chose ranimé le souvenir de Port-Royal et popularisé son culte".⁶

En plus, l'influence de la morale janséniste se fit assez marquée qu'au dix-neuvième siècle, la critique bien-pensante s'est alimentée des deux principes jansénistes et bourgeois l'un et l'autre, de la toute puissance de la nature et de la nécessité de la contenir durement.

Directement et indirectement, donc, cette morale a créé le caractère bourgeois bien différent de celui du

⁵ Augustin Louis Gazier, Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours (Paris: Librairie ancienne, Champion, 1923-24), I, 155.

⁶ Ibid., I, 251.

gentilhomme typique. Elle a créé son genre idéal, type positif mais morne et contraint, conscient de ses impulsions et guindé contre leur pouvoir.

Ce type nous le verrons gravé à l'eau forte sous la plume de Mauriac.⁷

⁷ Les deux dernières sections de ce chapitre ont été basées sur le chapitre intitulé "Le parti janséniste" de Morales du grand siècle.

CHAPITRE II

LA SOCIÉTÉ BOURGEOISE D'APRÈS MAURIAC

Cette société bourgeoise, même au début du vingtième siècle, consciente de la toute puissance de la nature et de la nécessité de la contenir durement, méfiante à l'égard de la nature et en réprimant les mouvements par une morale de contrainte, pessimiste, vouée au renoncement et à l'abnégation, nous la retrouvons toute vivante dans les romans de Mauriac. Elle se présente, tout comme au dix-septième siècle, composée de familles puissantes qui, conscientes de leur caste et soutenues par une puissante "mécanique familiale",¹ routine, traditions et convenances, établissent leur prépondérance. C'est une société bourgeoise comme celle de jadis qui, pour acquérir la prééminence désirée, compte sur l'épargne comme condition d'accroissement et qui, assujettie à un calcul constant, n'ose s'abandonner à la loi naturelle. C'est une société qui doit, de nécessité pratiquer le renoncement. Ce qui compte, c'est "parents, propriétés, maison, nom".

¹François Mauriac, "Thérèse Desqueyroux", Oeuvres Complètes (Paris: Fayard, 1950-52), II, 253.

Nul n'a peint si bien que Mauriac les familles bourgeoises de province avec leurs ambitions, leurs faiblesses, la rigidité de leurs lois morales. Il a vu ses membres comme déterminés par cette entité collective, transformés par les exigences de ce milieu. Mauriac, lui-même bourgeois provincial, était bien placé pour faire l'analyse de ces familles qui subordonnent tout à ce qui pourra rendre la famille puissante ou l'aider à garder son pouvoir.

1. Les familles puissantes

Dans ces familles, ces organisations hiérarchisées, le père de famille se considère comme infailible. L'esprit de famille détermine ses actions, l'inspire comme il inspire Bernard Desqueyroux à dire, lorsqu'il décide de bannir Thérèse, qu'il la tient et qu'elle obéira "aux décisions arrêtées en famille".² Plus tard il appuie ses considérations. Il l'admet, s'il a trompé la justice et s'il a témoigné en faveur de Thérèse, ce n'est pas pour le bien de sa femme car l'individu ne compte guère. Il l'a fait pour le nom de la famille.³

Les pères administrent le patrimoine avec "les femmes de la famille" qui s'occupent du foyer. Ils exigent la soumission complète. La plupart de ces

²"Thérèse Desqueyroux", Oeuvres, II, 247.

³Ibid., II, 247.

autocrates familiaux sont ni plus ni moins que des tyrans égoïstes tels le père Péloueyre, ou le vieux Louis. Aussi voit-on Thérèse, exilée, demander à Bernard, son mari, si elle peut revenir quelquefois pour ses affaires . . . et pour son enfant. "Quelles affaires?" lui demande-t-il? Il ajoute que c'est lui qui gère les biens de la communauté. Elle aura sa place à toutes les cérémonies officielles où il importe pour l'honneur du "nom" et dans l'intérêt de Marie qu'ils soient vus ensemble.⁴ Autrement elle n'apparaîtra même pas dans la salle à manger familiale.

L'honneur du "nom" passe avant tout et on exige que chaque membre y sacrifie ses ambitions, ses aptitudes et ses espérances. Mme Duprouy, pour garder "le rang", bien que la famille vive dans la pauvreté la plus abjecte, défend à ses filles de donner des leçons de chant parce que le travail serait un déshonneur; toutes vivent aux dépens du fils. A tous les trois elle défend le mariage avec des personnes qui ne sont pas tout à fait de leur classe; elle le leur défend et elle s'assure de leur obéissance par des complots des plus ignobles. Mme Duprouy reprochait à Eudoxie de vouloir épouser un jeune ouvrier en lui criant: "Tu n'as pas honte! Toi, une enfant qui passe pour pieuse! Tu es pire qu'une bête! Quand on a de pareils instincts on les cache. Dans le

⁴"Thérèse Desqueyroux", Oeuvres, II, 281.

peuple, ils ont des excuses. Mais toi, une Duprouy!"⁵

Semblables reproches et complots quand le fils, Auguste, veut se marier. Cette fois la chambre réservée aux visiteurs en est l'excuse. "Quand tu seras marié, nous n'aurons plus de chambre à donner Ce n'est pas une maison convenable pour deux ménages, nous allons déroger."⁶ Il n'y avait aucun danger qu'elle déroge car elle détourne l'opinion de toute la paroisse contre son fils à ce sujet. C'est un véritable chantage. Toute cette machination est au nom de la "famille". L'honneur du "nom", c'est ce qui compte, comme elle l'explique soigneusement dans une cruelle lettre à son fils au sujet de son avenir et de son prochain mariage.⁷

Bernard, en sa qualité de chef de famille fait preuve d'une grande brutalité envers sa demi-soeur, enfant douce et pieuse. Pour la punir de son amour pour Jean Azévédo, jeune homme qui ne convient pas à la famille, et pour s'assurer qu'elle n'ira plus essayer de le retrouver, il la traîne brutalement dans une chambre et l'y enferme. Nulle réplique, nulle explication n'est permise. C'est un homme impitoyable qui sait toujours ce qu'il faut faire "au nom de la famille".⁸

⁵"Plongées", Oeuvres, VI, 275.

⁶Ibid., 281.

⁷Ibid., 275.

⁸"Thérèse Desqueyroux", Oeuvres, II, 231.

De même, dans le Mystère Frontenac, on voit cette soirée d'angoisse où Jean-Louis, incité au devoir par la famille, se sent obligé de renoncer à ses intérêts personnels et d'accepter de mener la barque. L'oncle Xavier, qui, lui-même, avait dédié sa vie à la famille de son frère, encourage le jeune homme en lui disant que "ce n'est pas ennuyeux de diriger une maison puissante où ses frères pourront s'abriter, peut-être les maris de ses soeurs, et plus tard ses enfants".⁹ Jean-Louis épouse sa cousine Madeleine moins par amour que par convenance. Déjà n'a-t-il pas sacrifié ses goûts afin de diriger les affaires de la famille? Son frère Yves, "furieux parce qu'on le croyait capable de finir, lui aussi, devant le ratelier commun",¹⁰ se rebelle, mais le bon Jean-Louis lui fait comprendre, comme on lui a fait comprendre de même, qu'il faut "agir en vue du bien commun et dans l'intérêt de la famille".¹¹ Le devoir l'emporte sur le bonheur.

Aussi voit-on le bon oncle Xavier pratiquer le culte de la famille jusqu'à la dureté envers la personne qui, au monde, l'aime le plus. Il donne de ses biens à ses neveux et mourrait de honte si sa liaison avec Joséfa

⁹"Le Mystère Frontenac", Oeuvres, IV, 52.

¹⁰Ibid., 50.

¹¹Ibid., 51.

venait à leur connaissance. L'honneur du nom l'empêche d'épouser cette femme aimée et il la prive de bien petits plaisirs afin d'économiser pour les enfants qui ont du sang Frontenac.

L'entassement de l'argent, la vénération de la propriété terrienne, d'une "patrimoine sans cesse grossi de dots et d'héritages"¹² unit les familles. Dussol le résume bien, ce respect des propriétés, quand il dit à Caussade, "Nous avons le respect de l'argent; nous savions le mal que s'étaient donné nos chers parents. On nous avait élevé dans le culte de l'épargne. 'Ordre, travail, économie.'¹³ Economie, oui, mais plus souvent, c'est la pratique de la "science des manoeuvres propices à assurer la continuité de la possession".¹⁴

Presque toujours un fils suffisait pour que se perpétuât le nom et le patrimoine "grossi de dots". Maria et M. Gornac s'entendent bien au sujet du nombre d'enfants qu'il vaut mieux avoir car "c'est si beau, lorsque plusieurs héritages s'accumulent sur une seule tête! Un fils unique suffit, pourvu qu'il demeure sur la propriété"¹⁵

Ainsi dans Galigai, au lendemain de la mort de sa

¹²"Génitrix", Ceuvres, I, 365.

¹³"Le Mystère Frontenac", Ceuvres, IV, 65.

¹⁴"Génitrix", Ceuvres, I, 365.

¹⁵"Destins", Ceuvres, I, 411.

femme, Armand se demande si, à cinquante ans, il est trop tard pour avoir un fils. Il se rend compte qu'il ne faut pas trop exiger de la vie, mais il peut le demander au docteur Salone. L'essentiel, c'est qu'il est certain d'épouser Agathe et qu'il possédera Belmonte.¹⁶ Armand aimerait bien avoir un fils mais, au fond, c'est l'amour rapace de la propriété qui guide sa décision.

L'entassement de l'argent, la vénération des biens rend les familles puissantes; mais les membres qui n'ont pas de part dans la direction se sentent inutiles et perdent le sens de leur propre valeur. Thérèse se rend compte de ce fait; elle est consciente de n'être qu'un sarmant, que les La Trave ne vénèrent en elle qu'un "vase sacré; le réceptacle de leur progéniture". Elle perdait le sentiment de son existence individuelle.¹⁷ Mais Thérèse, intelligente et d'un tempérament tout à fait individualiste, ne pouvant se conformer à une routine ennuyeuse, dit qu'elle admire "ce don total à l'espèce", qu'elle sent "la beauté de cet effacement, de cet anéantissement", mais que ce destin n'est pas pour elle.¹⁸ Thérèse se révolte et, poussée par ce qu'elle appelle "une profonde loi, une loi inexorable", elle essaye de

¹⁶ François Mauriac, Galigai (Paris: Flammarion, 1952), p. 162.

¹⁷ "Thérèse Desqueyroux", Oeuvres, II, 233.

¹⁸ Ibid., II, 272.

détruire cette famille par son chef. "Elle n'avait pas détruit cette famille et c'était elle qui serait donc détruite; ils avaient raison de la considérer comme un monstre, mais elle aussi les jugeait monstrueux."¹⁹ La famille est l'ennemi le plus impitoyable de la personnalité et Thérèse le sait. Elle se rend compte que, "sans que rien ne parût au dehors, ils allaient, avec une lente méthode, l'anéantir".²⁰ Elle n'est pas seule dans son cas car d'autres êtres (ses semblables) "y persévèrent, souvent jusqu'à la mort, sauvés par l'accoutumance peut-être, chloroformés par l'habitude, abrutis, endormis contre le sein de la famille maternelle et toute-puissante".²¹

Mauriac nous donne maints exemples de ces êtres sauvés par l'habitude, mais le plus frappant est celui de Noëmi qui, se sentant aimée du docteur et maintenant libre de l'épouser, le fuit tout de même.

Sans doute, fuyant ainsi, songeait-elle que le bourg n'accepterait pas sans cri qu'elle déchût de son rang de veuve admirable et qu'une clause du testament de M. Jérôme empêcherait toujours les d'Artialilh de consentir à ce que Madame d'Artialilh appelait 'un bête de mariage'.²²

Si, comme le dit Thérèse, ces créatures n'avaient pas été chloroformées par l'habitude, abruties, elles

¹⁹"Thérèse Desqueyroux", Oeuvres, II, 253.

²⁰Ibid., II, 253.

²¹Ibid., II, 253.

²²"Le Baiser au lépreux", Oeuvres, I, 213.

auraient subi son sort. Car si la famille n'arrive pas à maîtriser l'être rebelle, elle le bannit.

2. La puissante mécanique familiale

Nous observons dans l'ambiance bourgeoise, les diverses générations aux prises de la vie, esclaves de la routine, des traditions et des convenances.

La bourgeoisie représente une race de bien pensants consciente de sa caste. Le snobisme et le souci de distinction dictent toute action, toute pensée, si bien que "les fils des grandes maisons en quelque manière sont interchangeable, tous corrects (habillés par le même tailleur), tous sportifs et délivrés du bureau dès cinq heures, tous exempts des lois communes de la civilité, maîtres de saluer ou de ne saluer pas, dispensateurs incorruptibles de mépris . . . ".²³

Les bourgeois se montrent si conscients de leur caste qu'un fils de paysan n'ose fraterniser avec un bourgeois. Il sait bien que, par exemple, s'il est surpris au salon du maître, il sera sommairement chassé. Ainsi M. Dupont-Gunther, quand il aperçoit Claude dans son salon, épris d'une colère violente, chasse le pauvre garçon.²⁴ Et Edouard, le fils, n'a nulle autre réplique à faire, qu'une excuse. Peut-on s'étonner alors, que May, bonne bourgeoise,

²³"Préséances", Oeuvres, X, 306.

²⁴"La Chair et le sang", Oeuvres, X, 136.

soumise à l'autorité familiale, n'osera même pas rêver le mariage avec Claude qu'elle aime tant. Plutôt refouler son amour, même un amour si pur et beau, et vivre une vie de martyre.

Dans Préséances le frère de Florence songe à sa situation, aux rites de sa caste qui le préservent de toute grandeur; il songe que des êtres subalternes, le tenant à leur niveau, lui imposent des gestes, sa maîtresse, leur tailleur. Chaque jour les formules reçues étouffent son âme. "Touchant les chevaux, les femmes, le peuple 'qui n'est pas intéressant', la religion 'utile pour que les domestiques ne le volent pas'," il se sent obligé d'épouser les aspirations de cette caste.²⁵

Quoi qu'il dise, si, au collègue, il s'est allié à Augustin, ce n'est pas par haine des snobs, mais par dépit de n'être pas des leurs et par désir d'y parvenir. Les deux jeunes bourgeois se servent d'Augustin, non seulement pour humilier les fils, mais pour piquer la jalousie de Harry Maucoudinat, et l'amener à épouser Florence. Leur plan réussit.

La famille Fondaudège, bourgeoise, établie, s'empresse de marier leur fille Isa à Louis, petit-fils de berger mais fort riche, parce que la mère s'inquiétait qu'elle ne fût plus "mariable" après que les parents de

²⁵ "Préséances", Oeuvres, X, 306.

Rodolphe, ayant appris la cause de la mort des frères d'Isa, avaient opposé leur mariage. Comme le dit Louis, la famille avait honte d'une alliance aussi médiocre que la leur et avait tiré prétexte de la mort d'un oncle de Bretagne pour supprimer les fêtes nuptiales. Le beau-frère d'Isa, le baron Philipot, "racontait partout qu'à Bagnères-de-Luchon, sa petite belle-soeur s'était 'toquée' d'un jeune homme d'ailleurs charmant, plein d'avenir et fort riche, mais d'origine obscure".²⁶

Par souci de distinction, la famille avait marié leur fille aînée, Marinette, au sexagénaire, le baron Philipot, homme qui faisait horreur. Malheureuse jeune fille, malheureux vieillard qui subit le martyre pour que sa jeune femme oubliât qu'il était un vieillard!²⁷

D'autre part, avec quels soins le bourgeois fortuné, plus libre que son complémentaire féminin, évite-t-il un mariage qui ne conviendrait pas, même si la femme est aimée avec passion! Elle ne peut devenir que sa maîtresse. Voyons Le Désert de l'amour. Larousselle aimait Marie Cross passionnément mais, bien que veuf, il ne l'avait pas épousée; il l'avait achetée parce qu'il lui répugnait de la mettre en contact avec son fils unique à qui il ne fallait pas léguer un nom diminué par une

²⁶ "Le Noeud de Vipères", Oeuvres, III, 378.

²⁷ Ibid., III, 378.

mésalliance. Basque, "fort attaché aux grandeurs de sa ville", trouvait ces sentiments-là très nobles. "Il trouvait que Larouselle avait de la branche, qu'il avait un chic épatant, que c'était un gentleman."²⁸ Préséances hypocrites!

De la même façon, les familles bourgeoises frappent d'ostracisme tous ceux qui ne sont pas des leurs ou qui ne leur sont pas nécessaires. Les Castagnède, bourgeois étroits, limitent leurs amitiés aux parents et ne sortent guère de leur hôtel. "Les filles ne se mariaient jamais hors de la ville, à peine hors la maison, jamais hors la rue ou le quartier . . . un parent par alliance, habitant le Nord et qui prétendait s'y installer huit jours, dut fuir le surlendemain de son arrivée."²⁹

La famille Révolou, tout d'un coup presque ruinée, est dépouillée du reste de ses biens par l'ambitieuse et avaricieuse Léonie qui travaille à éloigner son fils de la fiancée qu'il aime parce que Rose n'a plus d'argent et n'est donc plus un beau parti. Léonie fait tout, parfois se servant de manigances assez subtiles, pour influencer son fils d'ailleurs assez mou, à amener cette rupture. A l'insu de Robert, la mère réussit si bien que le dimanche, à la messe, en compagnie de Rose, le garçon se sent mal à

²⁸ "Le Désert de l'amour", Oeuvres, II, 55-56.

²⁹ "La Chair et le sang", Oeuvres, X, 196-197.

l'aise et se surprend à penser toutes sortes de choses non dignes d'un jeune homme qui, auparavant, avait été si fier d'aller au bal accompagné de la jeune fille. Il se sent irrité contre elle et lui prête, à elle qui l'aime d'un amour si pur, des pensées de triomphe: "J'ai tout de même décroché un mari malgré mes malheurs . . . ". Lui, il aurait pu épouser qui il aurait voulu. Les gens devaient penser: "Dire qu'il y a tant de jeunes filles et qui ont de la fortune . . . ".³⁰ Le fils finit par dire cruellement à Rose qu'il ne l'aime plus.

Julien savait bien ce qu'était l'ostracisme social car il l'avait pratiqué lorsque la fortune souriait à sa famille. Maintenant découragé, sachant qu'il n'occupera plus sa place dans la société, il a envoyé sa démission du club et se plaint à son frère Denis:

Tu ne sais pas ce que ça représentait, le fils Révolou, dans la société . . . la place qu'il occupait: la première, je peux bien le reconnaître aujourd'hui. Quand on avait dit: le fils Révolou Comprends-tu ce que serait mon supplice? J'ai quelquefois refusé la main, on ne me l'a jamais refusée. Des gens que je ne saluais pas, ce seraient eux, maintenant, qui feraient semblant de ne pas me voir³¹

Les familles bourgeoises font un étalage insolent de leur fortune et de leur place tout en pratiquant l'économie la plus stricte. Que d'épargnes fait Xavier

³⁰"Les Chemins de la mer", Oeuvres, V, 106-107.

³¹Ibid., V, 42.

pour grossir le patrimoine des enfants Frontenac! Mauriac dit que son avarice amusait Angoulême. Puisque le patrimoine devait revenir aux enfants de Michel, Xavier refusait d'en soustraire un sou. Il avait promis de remettre à Joséfa, à chaque premier janvier, pendant dix années, une somme de dix mille francs, après quoi il était entendu qu'elle ne devait rien attendre de Xavier, excepté le loyer et trois cents francs par mois tant qu'il vivrait.

En se privant de tout, Xavier économisait vingt-cinq mille francs par an; mais, sur cette somme, quinze mille francs seulement allaient à ses neveux. Il les volait de dix billets, se répétait-il, sans compter tout ce qu'il dépensait pour Joséfa. Sans doute leur avait-il fait abandon de sa part dans les propriétés . . . Vieux garçon depositaire du patrimoine, il le gérait pour le compte de ces petits êtres sacrés.³²

Ce que Xavier dépensait pour Joséfa était très peu. Il l'avait si bien dressée que même en cas d'urgence elle n'aurait jamais pensé prendre un taxi.³³ Au restaurant, elle avait toujours eu à choisir entre le bouillon Boulant ou le Duval et Scossa . . . 3 fr. 50 tout compris. Les langoustes, les pêches dans de l'ouate, ces espèces de gros citrons, tout ça était hors de question.³⁴ Xavier connut les jours les plus tranquilles de sa vie lorsque Joséfa finit de toucher ses cent mille francs et rien

³² "Le Mystère Frontenac", Oeuvres, IV, 19-20.

³³ Ibid., IV, 102.

³⁴ Ibid., IV, 104.

n'empêchait plus Xavier de "mettre de côté" pour ses neveux. Que peut-on dire à propos du fameux voyage en Suisse annulé au dernier moment? L'annulation du projet rendit Xavier très heureux parce qu'après tout, on ne transcrirait dans aucun hôtel Suisse "M. Xavier Frontonac et madame", et parce qu'il allait économiser quinze cents francs. Il dit à la pauvre de rapporter les billets à l'agence et de garder l'argent qu'ils lui rendraient. Ça ferait ses mois en retard.³⁵ Plus tard, de Paris, Yves écrit à Jean-Louis et, en bon Frontenac, donne d'abord des nouvelles de l'oncle Xavier avec qui il déjeunait tous les jeudis. Comme toute la famille connaît bien l'économie de l'oncle, Yves raconte qu'il les a vus, lui et Joséfa, entrer dans un bouillon Duval tandis que lui, Yves, le bon Xavier l'amenait toujours chez Brunier. C'est que lui, le neveu, c'est un Frontenac.³⁶

Mme de Blénauge, riche aussi, pratique l'économie à un point ridicule. "Elle n'ose arrêter un taxi, car elle y voit mal, ne sait pas déchiffrer le prix marqué ou donne trop peu de pourboire et se fait injurier."³⁷

De même M. Johannet qui touchait cinquante mille francs de rentes et qui était généreux, eut toujours le

³⁵"Le Mystère Frontenac", Oeuvres, IV, 35-38.

³⁶Ibid., IV, 75.

³⁷"Ce qui était perdu", Oeuvres, III, 45.

souci de ne rien laisser perdre.³⁸

De plus, il faut voir Fernand. S'il était avare en amour, il l'était aussi de son argent. Son "habitude" qui l'attendait une fois par mois l'appelait son vieux grigou parce qu'il n'y avait rien à faire pour lui arracher un sou au delà du tarif fixé. Il ne fut pas moins avare et fougueux au sujet de l'argent avec Mathilde. Il se mit de mauvaise humeur parce qu'elle avait dépensé pour une layette et il lui reprocha de ne pas avoir tout tricoté elle-même. Mathilde, accablée, se traînait. Entrés dans un restaurant de meilleure apparence que ceux où il l'amenait d'habitude, elle se détendait enfin, mais son bonheur fut court. Lorsque le maître d'hôtel répondit "non, monsieur, c'est à la carte" à Fernand qui avait demandé "le prix fixe", elle se vit obligée de sortir à la suite d'un homme furieux. Quelle humiliation d'avoir à traverser la salle où les clients chuchotaient et le service ricanait!³⁹

Dans les familles bourgeoises, par raison d'épargne, parents et enfants cohabitent de génération en génération dans les vastes demeures familiales. Les exemples abondent dans tous les romans de Mauriac. Ce fait crée parfois des situations insupportables mais, en même temps, il établit

³⁸ "L'Enfant chargé de chaînes", Oeuvres, X, 84.

³⁹ "Génitrix", Oeuvres, I, 354.

la prépondérance du clan si bien qu'on pouvait assurer à Noëmi qu'un "homme n'a pas besoin d'être beau; que le mariage produit l'amour comme un pêcher Il eût suffi pour la convaincre, de répéter l'axiome: 'On ne refuse pas le fils Péloueyre': on ne refuse pas des métairies, des fermes, des troupeaux On ne refuse pas le fils Péloueyre."⁴⁰

La cohabitation produit et perpétue des haines funestes comme celle de Félicité pour Mathilde ou des hostilités refoulées que, par nécessité, tous cherchent à apaiser avec "une secrète connivence".⁴¹ Comme le dit Mauriac, "L'instinct de conservation inspire à cet équipage, embarqué pour la vie sur la même galère, le souci de ne laisser s'allumer à bord aucun incendie."⁴² Ce continuel refoulement ne peut produire que des résultats fâcheux.

Même pour une famille si unie que celle des Frontenac, "ce groupe éternellement serré de la mère et de ses cinq enfants", la cohabitation pose ses problèmes. Mme Frontenac après le mariage de Jean-Louis achète une maison où elle va habiter avec Danièle, sa fille, et son gendre. Un jour Danièle vient visiter Madeleine, la femme

⁴⁰ "Le Baiser au lépreux", Oeuvres, I, 168.

⁴¹ "Le Désert de l'amour", Oeuvres, II, 51.

⁴² Ibid., II, 51.

de Jean-Louis, et lui dit que son mari en a assez de la cohabitation avec Mme Frontenac. Il a l'intention de déménager dès que son salaire sera augmenté. La maison avait été achetée en partie pour eux et ils ne payaient pas de loyer. C'est ce qui les retenait.⁴³

Pour la bru de Félicité, la pauvre Mathilde à Langon, c'est sérieux: c'est le martyre, l'agonie, la mort. Félicité est devenue une monstrueuse Gorgone de l'amour maternel. Pour garder son fils, Fernand, tout à elle, elle s'arroge le droit de broyer tout être. "Si Fernand se marie, ma bru mourra," s'était-elle proposé.⁴⁴ Tout de même, à l'âge de cinquante ans, Fernand se marie. Comment habiter la même maison que cette mère à la fois tyran et esclave et espérer trouver l'amour conjugal? Dans la même demeure, sous l'influence si constante, si forte, si accablante de la Génitrix, il s'éloigne rapidement de sa femme si bien qu'au bout de deux mois, il reprend sa chambre de garçon contingente à celle de sa mère. Le mari, quand il apprend l'état de grossesse de sa femme, lui prodigue quelques gentilleses, court renversement d'attitude qui ne sert qu'à augmenter la haine de la belle-mère qui devient encore plus possessive et abusive. Ainsi quand survient la fausse-couche, Félicité néglige la malade

⁴³"Le Mystère Frontenac", Oeuvres, IV, 123.

⁴⁴"Le Baiser au lépreux", Oeuvres, I, 158.

et Mathilde meurt seule, délaissée. Une vie si triste et dure, qui promet si peu d'espoir, rend la mort douce.⁴⁵

L'égoïsme et la tyrannie trouvent bon terrain où s'exercer dans une habitation où l'espace est restreint, où il est presque impossible d'exercer la moindre liberté, encore moins de s'en évader. En province tous se connaissent et les membres de la famille cherchent constamment à deviner les secrets du voisin. Même si ces secrets ne sont pas confiés, ils sont découverts, car tous se surveillent les uns les autres. "A vivre ainsi, pressés les uns contre les autres, les membres d'une famille ont à la fois le goût de ne pas se confier, et celui de surprendre les secrets du voisin."⁴⁶ Comme la plupart des familles, celle des Courrèges paraissait unie, mais chaque membre nourrissait ses antagonismes particuliers et s'employait à épier les autres. La mère disait de sa belle-fille, "Elle ne me dit jamais rien; n'empêche que je la connais à fond."⁴⁷

Thérèse aussi souffre du manque de vie privée. Elle se représente la famille comme "une cage aux barreaux innombrables et vivants, cette cage tapissée d'oreilles et d'yeux".⁴⁸

⁴⁵"Le Baiser au lépreux", Oeuvres, I, 158.

⁴⁶"Le Désert de l'amour", Oeuvres, II, 21.

⁴⁷Ibid., II, 21.

⁴⁸"Thérèse Desqueyroux", Oeuvres, II, 204.

Dans *Génitrix* tout particulièrement on voit chaque personnage épier l'autre. Mathilde, faisant son métier d'institutrice chez les Lachassaigne, épiait entre les branches de la haie qui séparait les deux propriétés, les débats de la mère et du fils.⁴⁹ Il arrivait souvent que Fernand, fuyant la surveillance maternelle, près de cette haie, comme un collégien, tirait de sa poche la cigarette clandestine qu'il n'avait pas toujours l'occasion de finir de fumer car souvent il advenait que Félicité l'épiait d'une des estrades.⁵⁰

Mais souvent aussi c'était à Fernand le tour d'épier Mathilde tout en divisant les branches de noisetiers et de troènes, une habitude dont M. Lachassaigne s'aperçut et qui le porta à taquiner Mathilde au sujet de Fernand.⁵¹

Quant à Félicité, elle passa cinquante ans à épier son fils. Pour faciliter cette activité, elle avait fait construire dans chaque chambre, une estrade près de la fenêtre "afin de pouvoir commodément suivre les allées et les venues de son fils, soit qu'il fît au Nord le 'tour du rond' ou qu'il arpentât l'allée du Midi, ou qu'elle guettât son retour par le portail de l'Est".⁵²

⁴⁹ "*Génitrix*", *Oeuvres*, I, 337-339.

⁵⁰ *Ibid.*, I, 336.

⁵¹ *Ibid.*, I, 336-337.

⁵² *Ibid.*, I, 325.

Que dire de Catherine des Anges Noirs qui, poussée par son père, passait beaucoup de ses soirées à l'affût à épier sa mère et Gradère.

Ainsi dans les familles où plusieurs générations cohabitent, il est impossible de s'isoler, de mener une vie privée. D'autre part, si cette atmosphère engendre des haines, elle engendre aussi des affections et des dévouements indéfectibles. Il faut souligner le désintéressement et la charité du ménage Féloueyre. Jean et Noémi sont bons l'un pour l'autre et Noémi montre un grand dévouement envers le père Féloueyre, qui, sous l'influence de cette tendresse, regagne santé et bonne humeur. Que d'affection et de dévouement la grand'mère de Jacques et de Camille montrera-t-elle envers ces deux orphelins, elle, grand'mère qui a déjà élevé sa famille!

Blanche Frontenac, mère bonne et dévouée, aura toute sa vie le bien de ses enfants à cœur. Soucieuse et vigilante, elle se voue à l'éducation de ses cinq enfants et à la défense de leur patrimoine. Sa mère, chez qui elle est venue habiter après la mort de son mari, l'aide aussi et se montre très dévouée. L'oncle Xavier, s'il se montre avaricieux et de son argent et de ses prévenances envers Joséfa, prodigue son dévouement envers sa belle-soeur et ses neveux. Il professe et pratique le culte de la famille. Jean-Louis, le bon Jean-Louis, suivra l'exemple de sa mère et de son oncle. A Jean-Louis, l'aîné,

on impose le sacrifice de ses goûts pour le bien de la famille et il y soumet sa destinée. Comme sa mère l'avait fait, il se donnera complètement au bien-être de chacun. Il s'inquiétera d'Yves à tel point qu'il prendra le train de Paris pour retrouver et consoler son frère cadet qui, mêlé à la vie mondaine, connaissait des passions qu'il ne pouvait surmonter. Il se désolait et Jean-Louis, ayant entendu son appel muet, y était accouru.

Mathilde et Symphorien Desbats accueillent et élèvent André. Il est vrai que Mathilde était attirée par André, l'enfant de l'homme qu'elle avait aimé, mais elle lui fait preuve d'un dévouement plus que désintéressé, même après qu'elle eut reconnu ce qu'était son père. Quels dévouements admirables montrent Adila pour Gabriel comme enfant, tante Clara pour Thérèse! La famille est une prison mais aussi un refuge pour les plus déshérités. N'abrite-t-elle pas les Gaston, les Julien, les tante Clara, les Gradère, les Hervé?

D'autre part, la vie monotone de la province, la rigidité des lois morales, portent les gens à compenser cette absence de variété par un excès de nourriture. Comme le dit Thérèse Desqueyroux, les bourgeois sont une "race oisive et trop nourrie; ils n'ont que l'aspect de la puissance".⁵³ La plupart, comme Octave Pian et beaucoup

⁵³"Thérèse Desqueyroux", Oeuvres, II, 214.

d'autres Landais, ont toujours trop mangé et trop bu. "Le goût commun de la terre, de la chasse, du manger et du boire crée entre tous, bourgeois et paysans, une fraternité étroite."⁵⁴

Martine, la bonne de M. Johannet est fière d'être née sur la propriété et vénère M. Johannet parce qu'il est riche. Elle s'efforce de faire une bonne cuisine parce qu'elle sait "qu'une table abondamment servie est le signe extérieur de la richesse".⁵⁵ De même Gercinthe, quand Gradère, inattendu, rentre à Léojets, bien qu'elle déteste celui-ci, s'inquiète: "que va-t-il manger? La nourriture des maîtres demeurait sa religion."⁵⁶

Les Lachassaigne, cousins de Mathilde qu'ils avaient recueillie, en partie pour faire l'économie d'une bonne, étaient "gras à lard" et avarés. Mathilde se disait que,

soucieux surtout de nourriture, ils en étaient au même point d'engraissement, que la graisse leur mangeait les yeux, que ce mari et cette femme on eût dit le frère et la soeur tant ils avaient la même chair, les mêmes bajoues luisantes d'une sauce éternelle . . . Elle composait leur épitaphe: 'Ils mangèrent et mirent de côté.'⁵⁷

Dans presque tous ses romans, Mauriac fait allusion aux bourgeoises épaisses, campagnardes élevées dans "le

⁵⁴"Thérèse Desqueyroux", Oeuvres, II, 218.

⁵⁵"L'Enfant chargé de chaînes", Oeuvres, X, 83.

⁵⁶"Les Anges noirs", Oeuvres, III, 189.

⁵⁷"Génitrix", Oeuvres, I, 335-336.

culte du repas domestique". Aussi voit-on souvent les personnages, lorsqu'ils veulent montrer de la sollicitude, soit pour la santé, soit pour atténuer une angoisse, prier la victime de bien vouloir manger. La nourriture, c'est un baume bienfaisant et consolateur.

En général ces "grands bourgeois chauves, arthritiques, trop nourris"⁵⁸ ne travaillent pas; ils ne font que gérer leurs propriétés, faire des placements. "Fidèles aux principes éprouvés d'ordre, d'économie, d'épargne, ils dépensent la moitié de leur revenu et ils placent le reste."⁵⁹

Tous, à part Louis, qui, on le pressent, s'occupait de son métier comme par vengeance, et le docteur Courrèges, homme exemplaire, voué aux travaux scientifiques et aux obligations familiales, préfèrent aux professions, la gérance des propriétés et la chasse à la palombe. Ainsi paraissent-ils comme des inutiles aux ouvriers.

Seules, excepté Thérèse, les femmes de la famille travaillent. Elles vaquent aux soins du ménage, à l'éducation des enfants. Souvent même elles sont appelées, après la mort d'un mari à entreprendre de s'occuper des affaires, de l'administration des vignobles. Elizabeth Gornac, la mère de Pierre est énergique, terre à terre, et

⁵⁸"Préséances", Ceuvres, X, 408.

⁵⁹"Les Chemins de la mer", Ceuvres, V, 43.

elle gère effectivement les vignobles de son beau-père. Plus tard, son beau-père mort, Pierre parti pour l'Afrique, Elizabeth restera seule avec ses terres, et, confondant sa vie avec les saisons elle sera "une de ces mortes qu'entraîne le courant de la vie".⁶⁰

Si les bourgeois se montrent prudents à un point extrême au sujet de l'argent, des placements, des possessions, des mariages de convenances, des économies, ils se montrent également prudents au sujet des mariages qui pourraient passer aux enfants de leurs unions, des maladies, des tares apparentes.

Bernard refuse de considérer Jean Azévêdo comme parti pour sa demi-soeur Anne non seulement parce qu'il est de descendance juive mais parce que, comme tout le monde le sait, Jean et son frère, étant tuberculeux, ne peuvent provenir que d'une famille de dégénérés. Thérèse réplique que les familles la font rire avec leur prudence de taupes: "Cette horreur des tares apparentes n'a d'égale que leur indifférence à celles, bien plus nombreuses qui ne sont pas connues. Les maladies redoutables pour la race ne sont-elles pas secrètes par définition?"⁶¹

Isa Fondaudège admet volontiers à Louis que dans son monde on attache beaucoup d'importance à ce qui touche

⁶⁰"Destins", Oeuvres, I, 535.

⁶¹"Thérèse Desqueyroux", Oeuvres, II, 203.

la santé, dès qu'il s'agit de mariage. Isa avait dû renoncer à Rodolphe, son bien-aimé, parce que les parents de celui-ci refusaient de laisser leur fils épouser une jeune fille dont les deux frères avaient été emportés, au moment de l'adolescence, par la phtisie. Comme lui-même avait une santé fragile, sa famille n'avait pas voulu céder. La mère d'Isa s'imaginait que toute la ville connaissait son aventure, et, peut-être avec raison, pensait-elle que personne ne voudrait plus épouser sa fille.⁶²

Donc au sujet de la santé, on y applique autant de méthode et de prudence qu'on applique aux principes de l'entassement de l'argent et des placements. On ne dépensait pas plus que la moitié des revenus, on plaçait le reste en dispersant les risques et en gardant "assez d'argent liquide pour jouer, à chaque décès, contre le fisc, cette partie qui devient de plus en plus difficile à gagner".⁶³

Ainsi la bourgeoisie se compose de familles puissantes, vouées à l'entassement de l'argent; familles qui, pour l'amour du nom et du patrimoine, exigent de leurs membres les plus grands sacrifices; familles qui, conscientes de leur caste et soutenues par une puissante

⁶²"Le Noeud de vipères", Oeuvres, III, 382.

⁶³"Les Chemins de la mer", Oeuvres, V, 43-44.

mécanique familiale, s'assurent leur primauté au prix de l'esclavage. Comme nous l'avons vu, le refoulement, le reploiment qu'elles exigent, engendre des qualités préjudiciables en même temps qu'il empêche l'individu de développer sa personnalité et le prive à jamais d'un esprit prime-sautier dont il aurait besoin pour se débattre dans la vie ailleurs que dans la province.

C'est le règne des familles notables et de la morale de contrainte au lieu du triomphe de la conscience et de la règle, comme elles avaient été conçues à Port-Royal.⁶⁴

⁶⁴ Bénichou, p. 130.

CHAPITRE III

LA RELIGION CHEZ LES BOURGEOIS

La société française, son parti janséniste vaincu par la monarchie alliée à Rome, n'a point vu le triomphe de la conscience et de la règle comme l'avait conçu Port-Royal, mais elle a vu à la fin du dix-neuvième siècle, par ses familles bourgeoises émancipées, le règne des familles notables pratiquant une morale janséniste sévère, contraire à la nature.

1. Race de bien-pensants

A l'exception d'un très petit nombre de jansénistes violents et d'un aussi petit nombre d'athées, d'anti-cléricaux, de rebelles et d'hérétiques, la société bourgeoise mauriacienne pratiquera cette morale de contrainte à la fois janséniste et bourgeoise mais distincte de la théologie janséniste, et y surimposera une sorte de religion appelée catholique à laquelle elle sera fière d'être agréée, qui sera plutôt "le culte d'une classe", "une sorte de religion des ancêtres à l'usage de la bourgeoisie, un ensemble de rites dépourvus de toute signification autre que sociale".¹ Race de bien-pensants,

¹"Le Noeud de vipères", Oeuvres, III, 368.

la grande majorité des bourgeois accomplissent ce qu'ils appellent "leurs devoirs religieux", mais ils le font sans ardeur, sans la passion inspirée par les sentiments personnels.

Soucieux de se tenir en règle avec la société et avec Dieu, ils vont à la messe le dimanche, reçoivent les sacrements, soutiennent les bonnes oeuvres de la paroisse mais n'ont aucune notion de ce que c'est que la vraie charité. Louis, l'incroyant, s'aperçoit de la qualité médiocre de cette foi à laquelle il a adhéré pendant peu de temps. Il en parle ainsi à sa femme dans le journal qu'elle n'a pas vécu assez longtemps pour lire, "En ces années-là, la religion ne concernait que les femmes. Dans ton monde, un mari 'accompagnait sa femme à la messe': c'était une formule reçue."²

Il est vrai que Louis, athée, voit la foi de sa famille du dehors, d'un point de vue détaché, mais, pour cette raison, il semble qu'il soit plus objectif. Voici ce qu'il dit de l'attitude de sa petite-fille envers la foi:

Elle était pratiquante, mais justement elle avait horreur de ces rapprochements malsains. Elle remplissait tous ses devoirs. Elle aurait dit, de la même voix, qu'elle payait ses contributions. Ce que j'avais exécuté toute ma vie, c'était cela, ce n'était que cela: cette caricature grossière,

²"Le Noeud de vipères", Oeuvres, III, 378-379.

cette charge médiocre de la vie chrétienne.³

Janine elle-même, après qu'elle eut subi l'influence de son grand-père, en fait l'aveu dans une lettre écrite à son oncle Hubert: "Il n'empêche que, sauf chez bonne-maman, nos principes demeuraient séparés de notre vie. Nos pensées, nos désirs, nos actes ne plongeaient aucune racine dans cette foi à laquelle nous adhérons des lèvres."⁴ Hubert dit de la conversion de son père que "l'étalage de ses aspirations religieuses" est une critique des principes que leur mère leur avait inculqués et qu'il ne donne dans "un mysticisme fuligineux que pour accabler la religion raisonnable, modérée, qui fut toujours en honneur" dans leur famille.⁵

Souvent chez les bourgeois, les convenances, les coutumes qui n'ont qu'un faible rapport au culte semblent prédominer les principes et même les rites fondamentaux: les visites aux cimetières, les services d'anniversaire, le deuil, crêpes et voiles, voire jusqu'aux mouchoirs bordés de noir. Les pompes funèbres "grotesques et presque sauvages" voient à part le cortège, "la Famille en habit du soir et en souliers vernis" suivant le corbillard après une messe où "les textes sublimes de

³"Le Noeud de vipères", Oeuvres, III, 378-379.

⁴Ibid., III, 528.

⁵Ibid., III, 533.

l'Eglise sont marmottés par des prêtres que l'on dit 'habitués' -- terriblement habitués!"⁶

Ces convenances, ces rites exagérés seraient-ils la manifestation extérieure d'un sens de culpabilité pour une vie qui a offert trop peu de joie, d'amour et de tendresse? Mauriac semble le croire car il dit qu'après la mort de Mathilde, les gens disaient au sujet de Félicité et de Fernand que "moins nous sommes sensibles à la perte d'un parent, et plus il importe d'outrer les marques extérieures de notre deuil. Ainsi s'interprétait la claustration de la mère et du fils."⁷

De même les marques d'une dévotion extérieure offre aux bourgeois la certitude qu'ils sont sauvés. Serait-ce aussi la raison pour laquelle leur vie est hantée par le souci d'une bonne mort? Une bonne mort leur ouvre les portes du ciel même si la vie a été médiocre ou dévergondée. Nous voyons Pierre Gornac après avoir porté le coup à Bob Lagave et après avoir été indirectement la cause de sa mort, se consoler de cette mort et endormir ses remords de la joie qu'il ressentait à la pensée que Bob avait fait une bonne mort. Le salut de son ennemi était assuré. En effet il en avait été l'instrument très indigne.

⁶"Le Mystère Frontenac", Oeuvres, IV, 92.

⁷"Génitrix", Oeuvres, I, 374.

Mais, Pierre n'est pas un chrétien médiocre; il n'est pas un de ces bourgeois terre à terre et c'est pourquoi sa foi et celle de sa mère n'avaient créé aucun lien entre eux.

Il méprisait cette religion de vieille femme qui n'intéresse pas le cœur. Un ensemble de prescriptions, une police d'assurance contre l'enfer dont Elizabeth s'appliquait à ne violer aucune clause, le pauvre souci d'être toujours en règle avec un être infini tatillon⁸

De cette prudence en religion Julia Dubernet nous est donnée comme un autre exemple.

Elle savait qu'elle était en règle avec Dieu. Elle avait tout prévu, même certaines actions très méritoires qu'elle et Lui étaient seuls à connaître. Elle était bien tranquille du côté de Dieu. S'il n'existait pas, ça ne l'étonnerait pas autrement. Il n'y a personne de plus positif que ces vieilles catholiques.⁹

La poursuite des actes méritoires mène le plus souvent au pharisaïsme chez ceux qui travaillent à leur perfectionnement. De ceux qui se plaisent à entasser des mérites, Mme Brigitte Pian de La Pharisienne nous en fournit le meilleur exemple. Ces chrétiens tièdes qui ne connaissent pas la vraie ferveur, plus soucieux d'accumuler des mérites que d'aimer, s'acharnent à ajouter diligemment des "mailles à l'épais tissu de leurs mérites".¹⁰

M. Fuybaraud en dépit de tout ce qu'il devait à cette

⁸ "Destins", Oeuvres, I, 520.

⁹ Galigai, p. 97.

¹⁰ "La Pharisienne", Oeuvres, V, 295.

femme et de sa dépendance totale à son égard, reprocha à Brigitte de "suivre la lettre de la loi plutôt que l'esprit et s'oublia jusqu'à lui dire que c'était toujours contre quelqu'un qu'elle manifestait la délicatesse et les rigueurs de sa conscience".¹¹

Ainsi ces âmes frigides se sentent satisfaites, se glorifient de leur froideur et, n'ayant rien qui ressemblât à de l'amour, n'approchent jamais leur "Maître que pour le prendre à témoins de leur avancement rapide et de leurs mérites singuliers".¹² Toujours ce pharisaïsme s'accompagne d'une dureté, d'un manque de sympathie surprenant. Voyons Mme Courrèges, un soir, au dîner, lorsque le nom de Maria Cross est prononcé, à propos de la mort de son fils. Parce que cette dame, "cette drôlesse", est entretenue, Mme Courrèges, bourgeoise dévote, voit dans ce deuil la rétribution de Dieu.

Ainsi dans le Noeud de vipères, Louis aperçoit que sa femme, bonne bourgeoise, subordonne la foi et les principes à ses intérêts temporels. Louis, anti-chrétien haineux, le lui reproche dans le journal qu'il lui destine. Il lui rappelle que lorsque sa soeur Marinette se remaria, se dépossédant ainsi de la grosse fortune léguée par son premier mari, le baron Philipot, Isa lui en tint rancune,

¹¹"La Pharisienne", Oeuvres, V, 353.

¹²Ibid., V, 367-368.

à elle et au petit Luc. Aux yeux de Louis, ce défaut, comme ceux des chrétiens médiocres, satisfaits, est dû à un manque de vraie charité chrétienne. La suggestion serait donc, que ceux qui suivent les rites, que ceux qui sont exacts dans leurs devoirs religieux, ne sont vraiment pas meilleurs que les incroyants. En plus, ils détournent les gens de la chaleur qu'ils prétendent refléter.

Brigitte Pian, encore une fois, nous en fournit le meilleur exemple. Avant de tomber sous l'influence de M. Calou, elle recherchait une religion tout à fait extérieure. Pour elle, la religion avait consisté de présidences: tout ce qui satisfaisait son goût de dominer, de régenter, de se sentir toujours de plus en plus parfaite. Même le bon M. Puybaraud, pendant quelque temps après son deuil, se revendique en travaillant comme secrétaire à La Bataille, journal anarchiste où il écrit les articles antireligieux qui y sont publiés. C'est une âme sincère qui a été détournée de la religion par la pharisienne. Ce n'est qu'au soir de sa vie, que Brigitte Pian découvre que Dieu ne s'attend pas à ce qu'on fasse un compte minutieux de ses mérites.

Mauriac parle de ces chrétiens médiocres aussi dans Commencements d'une vie:

Rien ne reste au Dieu de la Crèche que cette sainte classe moyenne soucieuse de ne négliger aucun secours, de ne dédaigner aucun risque inutile, fût-il d'ordre métaphysique; race prudente, circonspecte, sage, dont toutes les polices

d'assurances sont en règle pour le temps et pour l'éternité.¹³

Dans ces cas, la religion risque de n'être qu'une façade, qu'une arme contre le scandale.

2. Rebelles, anticléricaux, athées, agnostiques

Si la grande majorité des bourgeois sont chrétiens médiocres, voués à une religion tout à fait extérieure, cette société est clairsemée de rebelles, d'anticléricaux, d'athées, d'agnostiques, d'hérétiques.

Louis du Noeud de vipères, l'incrédule, se rebelle contre la "caricature grossière de la vie chrétienne" qu'il haïssait. Cette religion qui consistait dans les devoirs combien il la détestait!

Jean Cornac de Destins, propriétaire de Viridis, bien que voltairien et anticléric, aime à disputer le catholicisme aux hommes du pays qu'il rencontre dans un petit cercle laïque où l'on parle aussi de la politique.

Irène, dans Ce qui était perdu, elle, montre une absence de sentiment religieux. Issue d'une famille désunie, elle a souffert de l'indifférence de sa mère, des maladies et des déceptions conjugales. Son intelligence semble lui dicter qu'il n'y a pas d'amour même divin. Ses désillusions la conduisent au désespoir et au suicide.

L'oncle Xavier, lui aussi indifférent aux sentiments religieux, préfère professer le culte de la

¹³"Commencements d'une vie", Oeuvres, IV, 167.

famille. Numa Cazenave sera incroyant jusqu'au moment de sa mort. Les Dupont de La Chair et le sang, sont hérétiques. Huguenots, quoique proéminents dans la société bordelaise, ils sont une petite minorité dans la société bourgeoise.

3. Chrétiens fervents

Ainsi que les irreligieux, les chrétiens violents forment une bien petite minorité de la société bourgeoise, mais il y a des familles où le jansénisme, le renoncement particulier à la bourgeoisie, est renforcé par des rigueurs presque inhumaines, des sortes de Port-Royal, constamment sur leurs gardes parce qu'ils craignent l'influence du siècle.

Le Mal, roman qui se rattache très étroitement à la jeunesse de Mauriac, se fait l'écho d'une adolescence ligotée de scrupules, de remords et d'angoisse. Fabien est, après Jean-Paul de l'Enfant chargé de chaînes et Jacques de La Robe prétexte, vraiment le jeune auteur. Les mêmes rites, les mêmes prières, les mêmes promenades solitaires, les mêmes rêves, les mêmes obsessions à la pensée de la mort, et les mêmes méditations tristes nous sont présentés dans les premiers romans, dans Le Mal et dans Commencements d'une vie.¹⁴

Mme Dezaymeries (qui fut Mme Mauriac), Fabien et

¹⁴"Commencements d'une vie", Coeuvres, IV, 132-134.

Joseph, son frère aîné, dont la vocation religieuse s'est manifestée, vivent dans une solitude austère, sous une contrainte qui leur inspire de tels scrupules que tout ce qui n'est pas lié à leur religion devient l'objet d'une tentation insurmontable dont on doit se protéger à tout prix. Une goutte d'eau avalée le matin les empêche de communier. Les garçons sont assujettis à une formation religieuse si rigoureuse qu'arrivés à l'adolescence, aucune liberté ne pourrait leur rendre même un semblant de joie de vivre. Mme Dezaymeries, mère dévouée mais attristée par le veuvage, accablée de chagrin, ne peut leur transmettre aucune autre disposition; son directeur lui avait conseillé de considérer son veuvage comme un état de religion. Tous les trois, donc, il les vouait à la perfection en les isolant dans une vie claustrale. Nulle autre visite qu'à des pauvres ou au clergé de la paroisse n'était permise. Mme Dezaymeries n'ouvrait son salon que pour des conférences si peu mondaines que les assemblées des "Mères chrétiennes ou des Dames de la Charité".¹⁵

Il y a ainsi des orphelins à qui on inflige de pénétrants supplices, celui de n'avoir pas eu une mère gaie, prime-sautière, qui laisse ses enfants trouver le bonheur en vivant chaque jour pour ce qu'il vaut, au lieu

¹⁵"Le Mal", Oeuvres, VI, 5.

de les assujettir à une constante mise en garde. Cela sans doute a manqué cruellement à Mauriac qui écrit, "Une femme toute seule ne fait pas un homme."¹⁶ Phrase désenchantée et pleine de regrets.

Cette enfance pieuse, parce que triste et solitaire, et que l'on retrouvera aussi dans le Mystère Frontenac, traîne avec elle des phobies et des remords. Cette enfance persuade que le mal rampe dans tout l'univers et que toujours il faut se barricader contre les démons qui le parcourent. Aussi voit-on les petits garçons élevés dans cette ambiance, petits garçons tels que Mauriac, qui ne cessent de s'agenouiller près du confessionnal et de rêver à leurs péchés parce que leur enfance a été terrorisée, qu'elle a été hantée non pas par les monstres des légendes, mais par les diables de l'enfer. Les monstres des fables nous quittent avec la venue de l'âge de raison, mais le diable et ses hantises nous restent toujours parce qu'ils appartiennent au domaine de la foi qu'il ne faut jamais mettre sous la lumière de la critique puisque "le coeur a ses raisons que la raison ne connaît pas".

Dans cette ambiance malsaine, le christianisme n'est plus la bonne nouvelle qui libère de la tyrannie en rendant à l'homme la conscience de sa propre dignité, mais

¹⁶"Le Mal", Oeuvres, VI, 6.

un ensemble d'interdits prononcés ou insinués qui ne peuvent que susciter la crainte et l'inquiétude. Ce n'est pas du christianisme mais plutôt une formation qui rabaisse au niveau de la servitude la plus abjecte.

Pierre Gornac est catholique fervent, intransigeant. Sa religiosité l'assure qu'il a le droit de se faire l'arbitre du mérite des autres, qu'il est destiné à être l'instrument de leur rachat. Aussi se fait-il un devoir d'avertir Paule, si joyeuse d'aimer Bob et de se sentir aimée de lui; il se considère obligé de la prévenir des dangers qu'elle ignore. Quel mobile peut-on lui prêter à ce garçon hostile, dur, implacable qui est si soucieux du salut des autres? Est-il piqué de jalousie? On ne peut s'empêcher de lui imputer un certain pharisaïsme, un certain goût de régenter. Il a sauvé Paule et, indirectement, Bob; mais, comprend-il ce que c'est que le salut? Jamais il ne lui serait venu à l'idée que Paule, plus vraisemblablement, aurait pu être la personne à ramener Bob à une vie plus saine. Pierre, pour son propre salut, quand il se sent comblé de remords, pense à expier son action à la Trappe, où il trouvera plus de renoncement, plus de sacrifices, plus d'abnégation.

Jean-Paul dégoûté, lors du dîner chez Weber, voudrait fuir, "aller à Montmartre, se mêler aux groupes silencieux qui, dans la grande basilique, prient jusqu'au

matin pour expier tous les crimes".¹⁷ Celui-ci est le frère spirituel de Pierre.

Bien que rafraîchie par l'union Amour et Foi, son âme est restée liturgique, confiante dans les vieilles prières, et retrouve seulement les années grises de sa jeunesse. Sans but, sans joie et sans grande souffrance, il se résigne à une acceptation humble de la vie et à la médiocrité qui le suit.¹⁸ Comme chez Pierre, le christianisme est coupé de l'action et se retourne vers le renoncement total. Se sentant incapable de continuer son travail dans l'union Amour et Foi, il s'écrie:

Mon Dieu, voudriez-vous que je revête la soutane élimée, luisante, pauvre, de ceux qu'on voit s'épuiser à votre service dans les faubourgs? Voudriez-vous que, dans une Trappe, je m'immole silencieusement pour les péchés du monde -- pour les miens?¹⁹

Tous, Thérèse, Fabien, Marie Ransinangue, Jean-Paul, cherchent à s'évader du monde. Comme s'ils étaient effrayés par l'espérance, ils rentrent dans "le renoncement total de ceux qui n'attendent plus rien".²⁰ Partout chez ces chrétiens fervents on trouve les doctrines jansénistes de la conversion et du renoncement.

¹⁷"L'Enfant chargé de chaînes", Oeuvres, X, 72.

¹⁸Ibid., X, 65.

¹⁹Ibid., X, 81.

²⁰"Le Désert de l'amour", Oeuvres, II, 109.

CHAPITRE IV

LE PROBLEME DE L'AMOUR

Tous les jansénistes tel Pascal, s'opposent rigoureusement aux tendances de la nature, tout spécialement dans le domaine de l'amour. Tout amour qui n'est pas considéré comme purement spirituel, c'est-à-dire "amour divin", sera condamné. Tel est le cas chez Mauriac. Dans les premiers romans particulièrement, l'aspect physique de l'amour n'est que concupiscence, qu'animalité qu'instinct avec lequel le jansénisme du temps des romans, comme celui de Port-Royal, refuse de pactiser.

L'enfance pieuse de Mauriac parce que triste et solitaire, cette formation janséniste violente, l'a persuadé que toujours les ombres impures dans lequel il est ancré, la nature, l'instinct, c'est-à-dire le mal, s'est emparé de l'univers. Ce mal, c'est l'aspect physique de l'amour, c'est ce qui corrompt, c'est la cause de l'immoralité. La sécurité se retrouvera, donc, dans l'amour divin et l'amour maternel.

North, dans Le Catholicisme dans l'oeuvre de François Mauriac, nous dit qu'à l'époque de son adolescence, un conflit avait profondément marqué l'âme de Mauriac, "celui entre les passions de l'amour, les désirs de la

chair et les lois et les préceptes rigoureux de la religion".¹ Dans son enfance janséniste, protégée, on ne parlait pas de l'amour; pour lui, l'amour, c'était soit un sentiment éthéré, platonique, soit la tendresse qu'il ressentait pour sa mère. Aussi, quand il quitte le foyer maternel pour habiter Paris, le jeune auteur se plaint de ne pas être aimé. Les personnages de ses premiers romans, Jacques de La Robe prétexte, Jean-Paul de L'Enfant chargé de chaînes, Yves du Mystère Frontenac reflètent les sentiments de l'auteur. Plus ils se rendent compte qu'ils manquent de tendresse, plus ils recherchent l'amour. Mais la femme paraît une compagne peu sûre, telle l'amie légère et infidèle d'Yves.² Il ne trouvera de consolation qu'au foyer, parmi les siens, dans la Lande.

Dans La Chair et le sang Claude est harcelé, effrayé par ses désirs physiques, et il les condamne. May, elle, est tourmentée parce qu'elle "se sent souillée par les rapports physiques qui consomment le mariage". Tous deux appuient la proscription que Pascal prononce contre le mariage même chrétien et Mauriac la fera répéter plus tard par Thérèse Dezaymeries quand on lui proposera le mariage pour son fils: "la plus périlleuse et la plus

¹J. Robert North, Le Catholicisme dans l'oeuvre de François Mauriac (Paris: Editions Conquistador, Corbeil, 1950), p. 101.

²Ibid., p. 102.

basse des conditions du christianisme, vile et préjudiciable devant Dieu."³

Comme le dit North, les chrétiens fervents tels Claude et May, ressentent des dégoûts provenant de certaines attitudes sévères envers la nature plutôt que de la doctrine catholique.⁴ Mauriac aussi suggère que cette attitude n'est pas catholique orthodoxe car le confesseur de May essaye de la rassurer en lui disant qu'elle ne doit pas se faire tant de scrupules. Après tout, ces répugnances doivent provenir de restes d'hérésie.⁵

La chair est la cause de tous les maux. C'est la chair qui est corrompue et non l'homme tout entier.

Cette hantise de la chair, principe de dégradation dans l'amour, amène Mauriac à faire une distinction entre l'amitié et l'amour au profit de celle-là.

.
Malgré ce dénigrement constant de la chair, Mauriac n'en sous-estime jamais la séduction. Il la subit lui-même et il la peint avec puissance
Mais l'intensité de cette attirance ne sert qu'à creuser l'abîme entre l'amour et la religion, entre la chair et l'âme.⁶

North nous fait remarquer aussi que Maritain et plusieurs autres critiques catholiques n'ont pas manqué de rappeler à Mauriac que cette doctrine de la chair

³Cité dans "Le Mal", Oeuvres, VI, 30.

⁴North, p. 102.

⁵"La Chair et le sang", Oeuvres, VI, 242-243.

⁶North, pp. 102-103.

corrompue est presque hérétique.⁷ Mais pour Mauriac, le point de vue orthodoxe sera difficile à accepter car il croit que la nature est impuissante et ne peut obtenir la moindre satisfaction si ce n'est dans une union purement spirituelle. Non seulement la nature, la chair, est-elle impuissante mais elle est nuisible au besoin que ressent l'homme de s'unir à son créateur, la seule aspiration qui soit digne de lui et qui puisse le rendre heureux. Donc, les désirs provoqués par l'amour humain sont condamnés à l'insatisfaction et ils sont vains. Quelques-uns des personnages mauriaciens recherchent l'amour physique mais Mauriac fait la distinction entre cette concupiscence et le vrai 'amour' qui est spirituel.⁸

Cette méfiance qui va jusqu'à l'horreur de la chair persiste puisque les causes restent inchangées: sensibilité aiguë en même temps que catholicisme étroit. On pourrait croire que par suite de la résolution de sa crise religieuse en 1929, Mauriac aurait atteint à une vue mieux équilibrée, aurait enfin compris la doctrine orthodoxe que la chair est 'blessée' par la chute, mais non viciée, que l'homme est autant chair qu'il est esprit et qu'il unit en lui les principes, chacun égal, tous deux rachetés et sanctifiés par la Grâce.⁹

North s'étonne de ce que Mauriac, après sa conversion, ne soit pas revenu à un point de vue plus modéré au sujet de la chair. Mais il faut remarquer que

⁷North, p. 103.

⁸Ibid., pp. 103-104.

⁹Ibid., p. 104.

la position que prend Mauriac n'est pas du tout surprenante si on la compare à celle qu'ont prise les jansénistes du dix-septième siècle. Eux aussi, investis de la Grâce, poussés par le désir de se dépasser, s'étaient volontiers tournés contre la nature. Mauriac allait bien dans le sens de l'histoire du jansénisme qui affirme que la grâce isole les appétits naturels et les exclut de tout idéal. L'adoption de ce postulat rend plus acceptable le point de vue que la chair est "viciée" par la chute et qu'il ne doit y avoir aucun pacte entre l'idéal et la nature.

A cause de cela, l'auteur continue de marquer la différence entre l'idéal et la nature et donne l'impression que "la concupiscence de la chair est le péché par excellence et notamment celui auquel l'humanité déchue ne saurait résister".¹⁰ Cet évangile nous semble bien loin de celui que le Christ a prêché. Même Saint Paul n'a pas été si sévère.

Mauriac voit les êtres humains comme appartenant à deux catégories bien distinctes l'une de l'autre mais unies par un seul fait; tous sont dominés par la chair. Les uns, ceux qui jouissent de la chair, les Gradère, les Bob, les Daniel, Raymond, Tota, retenus par cette chair, ne trouveront jamais Dieu. Les autres, les Dr. Courrèges, les Thérèse Dezaymeries, les Marie Ronsenague, toujours

¹⁰North, p. 104.

dominés par la chair, trouveront peut-être Dieu, "mais seulement après une ascèse de corps".¹¹

Prenons Fabien comme exemple. Le garçon "meurt au monde" mais il ne prend cette décision qu'après une longue maladie et la rupture avec Fanny.

Les missives de Fanny quelque temps se multiplièrent parce que Fabien n'y répondait pas. Ce lui était devenu un acte habituel de les déchirer sans les lire. Qu'il ne soit pas jugé sur cette cruauté apparente: pour le salut de sa maîtresse, il avait refusé dans son coeur le bonheur humain et déjà il était mort au monde. Sa chair, certes, survivait à ce voeu: gouée pendant des mois, comment ne se fût-elle réveillée, exigeant d'être assouvie?¹²

North nous fait remarquer comment Mauriac considère ses personnages amoureux. La femme devient une "louve", l'homme un "chien".¹³ C'est ainsi qu'il met en relief le fait qu'il voit l'instinct comme base de l'amour. Voici comment Mauriac parle du projet de Thérèse qui accepte d'envoyer Fabien faire un voyage en Italie pour le distraire. Mauriac voit le monde et ses tendances instinctives vers l'amour toujours comme des bêtes affamées. L'humanité déchue est toujours en proie à cette nature toute puissante qui la tient au niveau de la bête. "Du fond de ces ténèbres, de pieuses mains le jetaient brusquement dans l'arène que le soleil dévore et où errent

¹¹North, p. 105.

¹²"Le Mal", Oeuvres, VI, 115.

¹³North, p. 105.

les bêtes jamais repues."¹⁴ Plus tard lorsque Fabien eut succombé au pouvoir que Fanny avait sur lui, il écrit,

D'abord il hésita au bord du royaume étrange de Fanny Son ardent désir d'évasion, aucun geste ne le manifestait plus. Une proie qui s'est longtemps débattue demeure immobile au point qu'on la croit morte Assouvi, il se disait: 'Je vais fuir ces jeux sales, cette souillure qui est aussi physique.'¹⁵

Encore un peu plus tard Fabien décrit pour Fanny la vieillesse tragique des amoureuses, "Circés désespérées de ne savoir plus transformer en pourceaux les troupeaux d'hommes."¹⁶

Mauriac semble obsédé par l'aspect animal dans l'amour et il en parle toujours sur un ton hostile et défavorable. Cet amour autre que l'amour divin ou l'amour familial, c'est ce qui corrompt et cette interprétation a pour effet de laisser au lecteur l'idée que les tendances naturelles de l'homme sont bestiales et méprisables.¹⁷

Ce qui est le plus inattendu, c'est que Mauriac semble condamner le mariage même chrétien. Il ne s'agit pas seulement de l'amour-débauche, mais des mariages bénis par l'Eglise.¹⁸ Cette attitude de nécessité voue le

¹⁴ "Le Mal", Oeuvres, VI, 31.

¹⁵ Ibid., VI, 48.

¹⁶ Ibid., VI, 87-88.

¹⁷ North, p. 105.

¹⁸ Ibid., p. 108.

mariage à l'indignité et à l'insatisfaction; elle part d'une idée préconçue qui n'a aucun rapport avec la réalité car il se trouve dans le monde des unions heureuses et satisfaisantes.

Toutefois, si l'on considère la doctrine fondamentale du jansénisme, on peut voir que cette méfiante sévérité a ses raisons et qu'elle découle d'une façon très logique de la doctrine de la Grâce. Si l'homme est créé par Dieu et pour Dieu seul, il doit nécessairement n'être heureux que lorsqu'il se retrouve en Dieu, son créateur. S'il est créé pour se retrouver dans l'infini, il ne trouvera aucune joie, aucun bonheur, en le cherchant dans le fini.

Un raisonnement peut-être tout à fait logique mais il peut, en même temps, être bien éloigné de la vérité si la prémisse de base est fautive. En plus, puisque la vérité entière ne peut-être versée dans un seul moule, dans un seul dogme ou dans un système, il est dangereux de se construire toute une philosophie de la vie sur un seul axiome. Cette théorie est d'autant plus dangereuse qu'elle est belle, idéale, pure et concise. Il faut se méfier d'un enseignement qui réduit toute la Vérité à un tel état de simplicité, qui fait de l'homme, dans toute sa complexité humaine, une abstraction. Telle doctrine qu'il ne faut pas mettre sous la lumière du doute puisqu'elle est, soi-disant révélée, ne peut conduire le croyant, en face de la vie réelle, qu'à la jungle des

contradictions.

Aussi peut-on voir que les personnages mauriaciens dans cet état de confusion, de trouble, ne peuvent avoir recours qu'à l'évasion dans le rêve ou dans la passivité complète, à l'inertie, et plus souvent encore, au désespoir. Ces personnages reflètent l'attitude de l'auteur envers le mariage et pas une seule union ne réussit, excepté, peut-être, celle des Puybaraud qui est si brève qu'elle ne peut guère compter. Puisque les désirs sexuels ne sont que concupiscence, vile et préjudiciable même dans le mariage chrétien, les époux, voyant leur état comme un devoir seulement, se refusent toute consolation qui pourrait découler de leur union. Toute jouissance rêvée, mais qu'on croit non-permise, est exclue du mariage comme n'étant pas honnête. Dans ces circonstances, comment le mariage pourrait-il n'être pas une faillite, tout au moins, une condition morne et désolante? Comment l'amour spirituel entre deux époux pourrait-il s'épanouir quand la nature subit de telles contraintes? Nul autre sentiment que celui de la dissatisfaction, du dégoût, du désespoir ne peut résulter. Aussi voit-on Thérèse, avide d'amour, déçue de son union avec Bernard, d'abord inerte et passive dans sa désillusion, se tourner contre son mari avec une telle antipathie qu'elle est poussée à l'empoisonner. Le docteur Courrèges, n'ayant qu'une morne existence chez lui, s'oriente vers Maria Cross et se plonge enfin dans le

travail pour se consoler de l'échec de son mariage. Que dire du mariage de Fernand et de Mathilde, du mariage de l'élucide même, ou de Tota, de Marcel, d'Hervé et d'Irène, de Mme de Blénauge, enfin de tous!

Il faut remarquer d'ailleurs que le point de vue de Mauriac, la description de ses personnages est vraisemblable, puisque tous, lui et ses personnages, appartiennent à un milieu où la morale janséniste est prédominante. Mauriac a vu clair. Là où l'homme est considéré comme une abstraction, là on retrouvera la morale de répression, la hantise de la chair, les remords, l'angoisse et, naturellement, l'échec dans le mariage. Ce qui étonne chez Mauriac, c'est que cet écrivain sensible, ayant reconnu les effets de cette morale et les ayant décrits avec tant de force, continue d'insister sur la nécessité de la doctrine et de la morale janséniste dans le domaine de l'amour tout particulièrement. La raison serait-elle qu'il cherche le conflit intérieur nécessaire à l'action de son roman? Si tel était le cas, il faudrait se garder de prendre Mauriac au sérieux. Au contraire, les souvenirs, les essais font preuve de la foi vive, de la profonde conviction de l'auteur.

North dit que l'oeuvre de Mauriac donne l'impression qu'il demande à l'homme beaucoup plus que ne demande l'Eglise et que seul le don total de soi à Dieu le satisfait. Il dit aussi que l'Eglise, bien qu'elle croie

à la supériorité du sacerdoce, voit que tous ne peuvent embrasser cette vocation et elle considère le mariage comme saint. Sachant que tous ne peuvent se retirer du monde, elle ne voit pas le mariage d'un oeil aussi pessimiste que celui de Mauriac.¹⁹

Il est même difficile d'être aussi optimiste que M. North en face de la doctrine orthodoxe catholique qui, au plan intellectuel, de son biais déjà "contre nature", condamne la grande majorité de ses fidèles, sinon à la damnation, à la médiocrité spirituelle et déprécie ainsi la vie laïque sans aller jusqu'à l'exigence d'une chasteté absolue. Combien plus irréalisable, impraticable est la doctrine de Mauriac qui voit la dégradation, le péché dans tout amour humain parce qu'à ses yeux, inévitablement, cet amour dresse une barrière entre l'âme et Dieu. North cite Mauriac qui, dans Dieu et Mammon, dit: "Tout amour humain forme bloc, se dresse contre l'unique Amour, engage son destin, le marque."²⁰

Pour Mauriac, le Dieu des chrétiens est un Dieu jaloux qui demande une dévotion sans partage, un amour comme celui de Félicité pour son fils. Serait-ce là la raison pour laquelle Mauriac a pensé intituler son roman, Génitrice, "Il n'est peut-être qu'un seul amour"?

¹⁹North, pp. 110-111.

²⁰Ibid. p. 113.

North fait remarquer que cette attitude de Mauriac, exprimée dans Souffrances, n'est que très légèrement modifiée par la suite et que l'écrivain

résoudra le problème en purifiant l'amour humain de tout contenu charnel et en fera cet amour spirituel et éthéré qu'il avait conçu au temps de sa jeunesse. Le seul amour légitime sera cet amour pur et désintéressé qui n'est pas à lui-même sa propre fin²¹

Un seul état lui semble honorable: la chasteté. Les personnages de Xavier de L'Agneau et de M. Calou de La Pharisienne, dans leur amour pour le petit Roland et pour Jean de Mirbel sont les meilleurs exemples de cet amour désintéressé.

Si, donc, Mauriac demande à l'homme plus que ne demande l'Eglise et fait preuve d'un catholicisme "étroit",²² comme l'affirme North, ne serait-ce pas plutôt que sa vue est plus janséniste que catholique? Comme nous le souligne Bénichou, le jansénisme oppose son exigence jalouse à tout idéalisme suspect "de pactiser avec l'instinct et la nature humaine";²³ il dénonce toute confiance dans les valeurs humaines "comme une illusion criminelle".²⁴

Comme ses pairs Port-Royalais, Mauriac présente un mélange de désir d'autonomie morale et de désir de

²¹North, p. 114.

²²Ibid., pp. 104, 110.

²³Bénichou, p. 81.

²⁴Ibid., p. 81.

conformisme. Comme eux aussi, il maintient ses vues rigoristes au sujet de la nature humaine et de l'amour tout en restant lié à la fidélité catholique.

CHAPITRE V

LA MORALE DE REPRESSION

Mauriac, bon psychologue, reconnaît les effets de la morale de répression et il les étale dans le panorama de ses romans. De cruelles vérités y sont révélées: les rêves futiles, l'inertie domageable, l'angoissante hantise de la chair, la déception causée par la passion non réalisée, le dégoût, le désespoir qui mène parfois au crime et au suicide.

Il y a des familles où le renoncement bourgeois est renforcé et encore plus dur et plus violent, où la contrainte se fait ressentir encore plus forte et plus désespérante qu'ils le sont chez les bourgeois ordinaires. C'est dans une famille bourgeoise dévote, janséniste violente comme celle de Mauriac, de Fabien, où s'écoule une vie lente et morne, que se font des rêveurs qui ne peuvent jamais arriver à exprimer les sentiments ressentis le plus profondément. La mélancolie s'appesantit sur ces âmes tristes que tout blesse. Une telle gravité n'est pas une vertu que l'on puisse exiger des êtres bien portants, spécialement des petits garçons. Leur âge est celui de l'enthousiasme et non de la préoccupation maniaque du fanatique. Il faut déplorer la fièvre qui

pousse les petits garçons à fuir, à s'isoler pour le plaisir d'être seul car, vraiment, c'est une manie suspecte. Que tout cela dispose au rêve, à la douleur et à l'inquiétude morale, ce n'est que trop certain. Mauriac lui-même nous en rapporte les effets sur sa propre enfance :

A l'intérieur de cette muraille de Chine qui entourait pour moi, note-t-elle, la Guyenne et la séparait de l'univers, le catholicisme délimitait un autre monde hors duquel j'eusse perdu le souffle. Quels autres enfants furent plus que nous préoccupés par l'état de grâce? Et pas seulement en nous, mais chez les autres hommes: une de mes plus fortes impressions d'enfance m'est venue de cet usage des Bordelais de choisir, pour se livrer aux folies du carnaval, non les jours gras, mais le mercredi des Cendres (selon la vieille coutume qui exigeait qu'on allât faire maigre, le jour du Carême, à Caudéran, faubourg célèbre par ses escargots). En ce jour de pénitence, chaque masque était à mes yeux, un homme en état de péché.¹

1. Le rêve et la hantise de la chair

Cette enfance triste, solitaire, fait des enfants rêveurs qui cherchent à s'évader de la réalité lugubre. Ainsi voit-on Mauriac, Fabien et Jacques, petits garçons qui ne cessent de rêver à leurs péchés. Tout cela se traduit en douleur, inquiétude, angoisse, irritabilité et passivité. Ce n'est pas là de quoi préparer un enfant, un jeune homme, à se débattre dans la vie. Cette formation semble être la raison pour laquelle plusieurs personnages

¹ "Commencements d'une vie", Oeuvres, IV, 156-157.

mauriciens ont grande difficulté à s'adapter à la vie quotidienne en dehors de la province. Voire Jean-Paul, Yves, Fabien, Thérèse, tous ne survivent qu'en revenant au bercail. Si parfois ils arrivent à surnager, ils ne se trouvent ailleurs que dans les cabarets, les boîtes de nuit. Trainards, ils ne savent ce qu'ils veulent ou n'osent jamais vouloir; ils errent parmi les ténèbres, résignés à la mort. Enfin découragés, poussés au désespoir, ils se trouvent en face du suicide, suite de l'angoisse mortelle.

Thérèse, l'héroïne préférée de Mauriac qui, sans cesse, revient dans sa pensée et reste si vivante qu'il lui consacre deux autres romans, ne représente-t-elle pas, elle aussi, une facette de l'âme de l'auteur? Ses ennuis, sa tristesse, sa mélancolie, son angoisse, ne sont-ils pas ceux de Mauriac qui, au sujet de lui-même, a écrit dans Commencements d'une vie:

orgueil et honte d'être si indéchiffrable . . . sans amour, sans amitié, sans direction ni conseils d'aucune sorte, je me suis constitué . . . j'ai incorporé à mon être spirituel tant d'éléments étrangers dont plus jamais je ne me délivrerai . . . une prodigieuse vie individuelle refoulée, sans expression, sans épanouissement possible.²

La langueur de son adolescence, l'apathie et les flâneries mêlées aux découragements à Paris, n'est-ce pas le drame secret de Mauriac?

²"Commencements d'une vie", Oeuvres, IV, 161-162.

Le docteur Courrèges aussi était rêveur et se plaisait souvent à se voir faisant ménage avec Maria Cross dans un pays lointain. Il était de ces rêveurs qui ne lisent jamais de romans parce qu'aucune fiction ne les absorbe autant que celle de leur imagination qui leur permet de tenir le rôle principal. L'imagination autorisait ce timide à plier les êtres et les choses selon sa volonté, de "supprimer toute sa famille pour se créer une existence différente".³ Le pauvre n'avait même pas le courage d'exprimer son amour à Maria bien qu'il eût voulu de toute son âme "mourir à cette pauvre vie recluse" pour renaître avec elle.⁴

Le fils Raymond aussi rêvait à Maria, l'admirait "pour toute une vie dissolue qu'il imaginait".⁵

Si le père et le fils, privés de la source de leur enchantement, rêvaient à Maria, celle-ci aussi après la fuite de Raymond rebute redoutera l'effet en elle de cette fuite qui lui permettrait maintenant d'imaginer "la saveur inconnue" du fruit qui l'avait altérée.⁶

Ces êtres rêveurs sont des personnes ineffectives dans le domaine dont ils rêvent. A ce sujet, le docteur

³"Le Désert de l'amour", Oeuvres, II, 57.

⁴Ibid., II, 59.

⁵Ibid., II, 85.

⁶Ibid., II, 85.

Courrèges se connaissait bien lui-même. Ce n'était pas seulement l'âge qui le séparait de Maria Cross: à vingt-cinq ans, il n'aurait pas su mieux lui exprimer ses sentiments. Adolescent, il avait aimé sans une minute d'espoir. Il n'avait jamais pu atteindre l'objet de ses rêves. Si parfois, dans les demi-réussites, il ramenait contre lui la chose convoitée, elle perdait son caractère désirable. A tout instant, cet homme s'était vu obligé d'obéir à son "destin solitaire".⁷ Les rêves entourent d'une auréole les objets, les personnes que ces êtres inefficaces ne peuvent s'empêcher de chérir et qui se réduisent à un rien quand ils sont à leur portée. C'est là, la solitude désespérante.

La chair, même la pensée de la chair, est sujet défendu; or, elle hante tous ceux qui sont assujettis à la morale de répression. Elle inspire des terreurs, des angoisses, des tristesses, des remords fous à la seule pensée de la concupiscence ou de la volupté. Les bourgeois, surtout les imaginatifs, se voient harcelés par la hantise de la chair, l'élément corrupteur. Jean-Paul souvent rêveur, ne pouvant se donner entièrement à l'action, au crépuscule, éprouve le besoin d'évoquer sa vie passée. "Il surveille ses rêves, pour demeurer chaste absolument" mais il est obsédé par d'anciennes jouissances,

⁷"Le Désert de l'amour", Œuvres, II, 125.

d'anciennes tendances aux plaisirs jamais oubliées, "son passé dans lequel figurait le rêve puéril d'une femme amoureuse et compatissante".⁸ Son ami Vincent, jeune homme idéaliste, dit que c'est le mal du siècle.

Claude dans La Chair et le sang éprouve de semblables remords. Pour lui aussi les mystères de la chair demeurent le péché, la flétrissure. Des angoisses sans cesse renaissantes à l'idée de tel désir, de telle pensée, l'obsèdent et lui paraissent abominables. Il ne doute pas que May dont il a vu la bouche se détourner à son souffle, entretient de pareils scrupules envers les réalités du mariage, et l'ancien séminariste n'attribue nulle qualité purificatrice au sacrement. Comme Pascal, il voit le mariage même chrétien comme une condition basse, méprisable et dégradante. Ainsi persuadé de la honte inhérente dans le mariage, ce garçon brûlant de sang, n'osait y penser, même avec May qu'il aimait tant. Au retour de son voyage de noces, elle écrit dans son journal qu'on ne fait pas sa part à la chair car "la barrière est mince entre l'ignominie et les caresses sanctifiées". Le prêtre croyant qu'un reste d'hérésie l'en détourne encore, la supplie de considérer la chair avec des yeux purs mais elle avoue au père son angoisse et cette certitude que Dieu est plus exigeant que les théologiens: elle le sait car le dégoût de soi-même

⁸"L'Enfant chargé de chaînes", Oeuvres, X, 43.

ne trompe guère. La légitimité de cette joie ne l'en console pas de sa bassesse.⁹

Quelle hantise de la chair devait envahir Brigitte Pian pour que Louis, le narrateur dise au sujet de M. Puybaraud, "qu'il avait tort d'appeler, sa femme 'chérie' devant Brigitte Pian! Elle avait toujours détesté l'impudeur des couples qui, sous prétexte qu'ils sont légitimes, rendent sensible par une parole, par un geste, leur ignoble intimité."¹⁰ Plus tard, Brigitte, le soir où Michèle poussée par son amour, se dérobe et essaye de revoir Jean, dira à Louis que voilà ce que la passion fait des êtres, voilà jusqu'où elle nous ravale. Elle demande à Louis de lui promettre que, lui, il sera différent, qu'il ne se laissera pas "changer en bête".¹¹

Fabien Dezaymeries, confiné par une dévotion intransigeante, subit au premier attrait pour Fanny un désordre qui lui fait peur. Le romanesque qu'apporte Fanny et l'attention spéciale qu'elle lui prodigue l'attire, éveille en lui la sensualité qui lui avait été inconnue jusqu'alors. Il refoule ces sentiments, et semblant avoir retrouvé la paix, il devient taciturne et rêveur. Un baiser qu'il n'a pas sollicité l'empêche de

⁹"L'Enfant chargé de chaînes", Oeuvres, X, 242.

¹⁰"La Pharisienne", Oeuvres, V, 361.

¹¹Ibid., V, 386.

communier; il se sent souillé. Quand, pour le distraire, on l'envoie à Venise, la ville enchantresse rallume en lui la sensualité qu'il avait essayé de supprimer de sorte que lorsque, par hasard, il rencontre Fanny, sa chute est complète. Mais, c'est à son retour, à Paris, où, ne pouvant fixer son attention sur ses études, ayant envoyé sa démission de l'École des Chartes et ne cherchant aucun autre travail, passant ses soirées dans les boîtes de nuit, qu'il se lasse de la vie avec Fanny et se sent envahi par les regrets, les remords, le dégoût. Bien que la froide austérité de sa mère le révoltât, sa jeunesse pieuse le mettait en proie aux remords.

Si la morale de répression fait des rêveurs hantés par la chair, la passion rêvée et non réalisée apporte de plus grands problèmes encore. Chez Noëmi le renoncement se traduit en une âme grise qui compense le vide dans sa vie par la nourriture. Trop soumise au code de la Lande pour renoncer à son voile, à son veuvage et épouser le jeune médecin qui l'aimait et l'attendait, elle se voue à la mémoire de Jean.

Petite, elle était condamnée à la grandeur; esclave, il fallait qu'elle régnât. Cette bourgeoise un peu épaisse ne pouvait pas ne pas se dépasser elle-même: toute route lui était fermée, hors le renoncement . . . elle connut que sa fidélité au mort serait son humble gloire et qu'il ne lui appartenait plus de s'y soustraire.¹²

¹²"Le Baiser au lépreux", Oeuvres, I, 213.

Chasteté, grandeur. Renoncement, règne.

Cette passion rêvée et non réalisée aura des conséquences plus graves chez Thérèse; elle la poussera vers le crime et la transformera en une malade pathétique. Thérèse a passé une jeunesse solitaire, rêveuse, presque négligée, sans amour et sans conseil. Pendant son voyage de noces, elle reçoit de longues lettres de son amie, Anne, maintenant sa belle-sœur, qui lui révèlent l'amour qu'elle éprouve pour un jeune villégiateur à Viljéma, une passion ardente, aveugle et effrénée, celle que Thérèse eût souhaité éprouver. Eprise d'envie et d'amertume, elle perce à la place du cœur le portrait du bien-aimé d'Anne et le déchire. La jeune mariée, dégoûtée de son union peu satisfaisante avec Bernard qui manque de fantaisie, déçue de la réalité qui n'égale pas le rêve, regrette le grand amour qui ne s'est point réalisé.

Plus tard on verra Thérèse, au régime pénitentier à Argelouse, se consumer de chagrin, rêver d'évasion à Paris où elle pourrait travailler, perdre l'appétit, fumer une cigarette après l'autre, s'affaiblir et être tourmentée par des hallucinations; ainsi, victime de la folie, elle se sent éprise d'un amour ardent. C'est l'agonie d'une jeune créature à qui le bonheur, la tendresse et la passion ont été refusés.

2. L'Incommunicabilité des sentiments

C'est ainsi que les rêves qui n'ont aucun rapport avec la réalité amènent la déception, le désespoir et occasionnellement quelquefois le crime et le suicide. Les tempéraments sensibles seront aussi en proie à l'incommunicabilité des sentiments qui causent la mélancolie et la fallite des mariages.

La désillusion, la jalousie de Louis du Noeud de vipères déchainent une haine qui durera toute sa vie.

Voici ce qu'il écrit dans son journal:

Les familles unies, certes ne manquent pas, mais quand on songe à la quantité de ménages où deux êtres s'exaspèrent, se dégoûtent autour de la même table, du même lavabo, sous la même couverture, c'est extraordinaire comme on divorce peu Ils se détestent et ne peuvent se fuir au fond de ces maisons.¹³

On peut voir combien grand est le gouffre de l'incommunicabilité entre Louis et Isa. Une nuit, en parlant, Isa fait allusion au fait qu'elle avait été fiancée à un jeune Autrichien mais que les parents de ce jeune homme avaient refusé leur consentement parce que les deux frères d'Isa étaient morts de la phtisie. Incapable de lui exprimer sa douleur, il lui tint rancune dès ce moment et, "Alors s'ouvrit l'ère du grand silence qui depuis quarante ans, n'a guère été rompu."¹⁴ Isa,

¹³"Le Noeud de vipères", Oeuvres, III, 349.

¹⁴Ibid., III, 387.

elle, de son côté, après qu'ils eurent fait chambre à part aurait voulu que son mari revienne à elle, mais, elle n'a pas pu lui communiquer ce sentiment que peu de temps avant sa mort.

Mauriac, comme enfant, avait été péniblement conscient de la souffrance que lui causait l'incommunicabilité de ses sentiments profonds et il l'a mise à la base du drame dont souffre le docteur Courrèges et certains membres de sa famille. "Le désert de l'amour! Je suis né avec la connaissance de ce désert, résigné d'avance à n'en plus sortir,"¹⁵ avait-il écrit dans Commencements d'une vie.

Aussi verra-t-on le docteur Courrèges incapable de dire son amour à Maria, en souffrir si profondément que seule la renonciation totale lui apporte une certaine mesure de soulagement car enfin il a "fini de se jeter comme un forcené contre le mur de son cachot".¹⁶ Durant son enfance il avait connu ce mal aigu d'avoir à réprimer ses sentiments et se souvenait qu'un matin de rentrée, ne voulant pas se séparer de sa mère et ne sachant comment lui exprimer sa tendresse, il avait sangloté. Elle qui n'avait pas compris qu'il n'y avait rien d'autre en lui que le regret de la quitter lui avait crié: "Tu n'as pas

¹⁵"Commencements d'une vie", Oeuvres, IV, 141.

¹⁶"Le Désert de l'amour", Oeuvres, II, 68.

honte de pleurer, petit paresseux, petit imbécile?"¹⁷

Toujours, depuis, il avait fallu refouler au plus profond de son être cette douleur qu'il essayait d'ancrer par la renonciation complète à ses désirs.

Mme Courrèges, frustrée dans sa tendresse depuis des années, ne pouvait pas non plus lui faire voir ses sentiments. Elle semblait ne croire qu'au mal physique et l'accablait de rappels harcelants; elle comptait le nombre de tasses de café qu'il avait bues, les cigarettes qu'il avait fumées depuis le déjeuner.

Que de plus émuant que la scène où le docteur Courrèges, ayant renoncé à toute pensée de Maria, cherche à épancher son cœur à sa femme! Par un beau soir d'été, il lui demande de l'accompagner au jardin et elle qui aime son mari, c'est-à-dire, elle qui connaît l'espèce d'amour qui est de poursuivre un être inaccessible qui ne se détourne jamais, ce soir, le voit se détourner. Cette créature refoulée, inapte aux scènes de tendresse, reste stupéfaite, incapable de lui communiquer aucune joie, seulement les soucis de ménage; ainsi elle réprime les sentiments du mari si peu expansif. La conversation qui aurait pu ramener ces deux êtres l'un à l'autre finit par être des plus banales et Mme Courrèges quitte son mari en lui reprochant: "Tu as encore laissé l'électricité

¹⁷"Le Désert de l'amour", Oeuvres, II, 69.

allumée chez toi."¹⁸

Comment ne pas penser à Thérèse, qui depuis si longtemps cherche à être comprise et qui, au moment où Bernard va la laisser seule à Paris, lui dit qu'elle veut une dernière fois lui demander pardon. Une entente les aurait réunis. Bernard proteste. Timidement elle continue, lui rappelant qu'il vaudrait mieux pour lui qu'elle fût morte. Il hausse les épaules et, presque jovial, la prie de ne pas s'en faire car après tout, chaque génération de Desqueyroux a eu son vieux garçon. Il regrette seulement de n'avoir eu qu'une fille à cause du nom qui va finir. Thérèse n'ayant plus la force d'éprouver ni l'ennui ni la tristesse, renonce pour la dernière fois à essayer d'introduire dans son monde compliqué cet homme qui appartient à la race aveugle des simples. Il fait signe à un taxi, revient sur ses pas pour rappeler à Thérèse que les consommations sont payées et il l'abandonne pour toujours à sa solitude à Paris.

La morale de répression n'occasionne pas seulement l'incommunicabilité des sentiments mais aussi l'antipathie, l'aversion pour l'époux ou l'épouse et pousse quelquefois au crime et au suicide. Parfois aussi, elle provoque une résignation presque héroïque comme celle de Mathilde, mais ces cas sont très rares et sont dus à une très grande

¹⁸ "Le Désert de l'amour", Oeuvres, II, 72-73.

fortitude. De toute façon leurs sacrifices semblent si inutiles puisqu'ils n'ont fait de bien à personne.

3. La personnalité des femmes

La morale de répression fait des âmes froides incapables de générosité. Lucile de Villeron, élevée dans la piété et l'austerité, grandit, se marie, est hantée par le dégoût de la chair, subit le martyre pendant les deux ans qu'elle passe auprès de son mari. La pensée qu'elle fait de Gisèle sa bonne oeuvre, qu'elle est l'instrument de son salut, la remplit d'une satisfaction à faire frémir. Sa volonté implacable, sa surveillance vigilante jusqu'à l'espionnage, le chantage qu'est devenue Marie, condamnent Gisèle au perpétuel refoulement. Son amie est si excédée de cet autoritarisme sans merci, qu'elle lui reproche son arrogance spirituelle et affirme que si elle s'est jetée dans les bras de Daniel, c'est par bravade, par rébellion car elle avait su se protéger les premiers jours de son séjour à Argelais. Sa domination l'a poussée à briser les liens qui la retenaient.

Mme Courrèges, se tracassant des moindres bagatelles dans la vie familiale, est incapable de discerner les souffrances de son mari ou celles de son fils. Elle ne ressent aucune sympathie pour le deuil de Maria et elle est aussi incapable d'accepter la tendresse que de la prodiguer.

Mme Dezaymeries est une autre génitrice, quoique

moins possessive, moins égoïste que Félicité. C'est une de ces personnes pieuses, qui, avec la meilleure des intentions, réussit à jeter sur la piété une ombre triste, froide, une piété à faire frémir, qui ne connaît pas la tolérance. La docilité avec laquelle Joseph et Fabien acceptent les rites qu'elle leur impose la remplit de fierté. Sa vie est la pratique du scrupule et de la répression. Dominés par une tendresse opprimante et intransigeante, les deux garçons n'auraient rien connu du monde si, deux fois l'an, la belle, élégante et riche Fanny ne fût venue leur rendre visite. La veille de Noël après la mort de Joseph, Thérèse et Fabien, plongés dans une tristesse détachée, contre toute attente, voient arriver Fanny, gaie, parfumée et si pleine de vie. Elle raconte à Thérèse qu'elle s'est séparée de son mari qui l'obligeait de s'enivrer et qu'elle s'est remariée. Mme Dezaymeries, excédée, avec une fermeté cruelle la bannit de sa maison tout en l'assurant qu'elle priera pour elle. La chrétienne inflexible se montre dépourvue de miséricorde et fait preuve d'une dureté impitoyable envers les gens qui ne se conforment point aux mêmes rigueurs que les siennes. Nous sommes ici bien loin de l'Évangile du Christ.

Félicité, elle, aime son fils mais d'un amour encore plus égoïste. Autoritaire, brutale, méfiante, elle est si zélée dans son acharnement à garder son fils à elle seule qu'elle frayait sa route "brisant les êtres

comme des branches".¹⁹ Comptant que Fernand, déjà âgé de cinquante ans, ne se marierait pas, elle avait dit que s'il se mariait, sa bru mourrait. Elle avait dit vrai: inopinément, Fernand se marie et lorsque sa bru, mourant des suites d'une fausse-couche, gît abandonnée dans une chambre de la vaste demeure familiale, Félicité la néglige et dissimule à son fils la gravité de la maladie. Mathilde qui est sacrifiée à l'amour égoïste et monstrueux de sa belle-mère, meurt seule, secouée de frissons.

Chez Félicité comme chez la plupart des bourgeois, le mariage avait été contracté pour l'amour de "la continuité de la possession" et l'on pourrait croire que son amour pervers eût été provoqué par la déception causée par la morale de répression ou par l'ignorance. "A aucun moment de la race, une passion n'avait détourné ce cours puissant. Toutes les femmes, tant du côté Péloueyre que du côté Cazenave, étaient de celles qui soufflent à l'époux: 'faites vite'."²⁰ Comme par revanche, la flamme s'était transformée en une monstrueuse idolâtrie de son fils.

Que dira-t-on de Mme Duprouy qui, elle, est dure, autoritaire, intransigeante, orgueilleuse et égoïste à un tel point que ses enfants, assujettis à son hypocrisie,

¹⁹"Le Baiser au lépreux", Œuvres, I, 158.

²⁰"Génitrix", Œuvres, I, 365.

vivent auprès d'elle une vie de martyre?

Même la bonne Mme Frontenac, dans son amour pour ses enfants, montre certaines exigences. "Elle souffrait de la tendresse que les enfants témoignent à leur oncle et détestait que toutes les manifestations de leur gratitude fussent pour lui."²¹ Le renoncement aux joies naturelles fait des femmes tristes, et quelquefois très possessives de leurs enfants. La nature humaine exige quelque tendresse, quelque joie, de la part d'un autre être humain, sinon d'un mari.

Ces femmes destinées à mal aimer parce que leur vie triste les rend incapables de communiquer aucune joie, aucun amour, revêtent des caractères de mal aimées. Souvent cette vie morne occasionne le pharisaïsme en religion comme celui de Pierre Gornac, mal aimé de la part de sa mère, celui de Thérèse Dezaymeries, veuve claustrée, de Lucile de Villeron ayant reçu une formation propre à la dégoûter du mariage et à en faire une martyre pendant qu'il dure, et celui de Brigitte qui nous offre l'exemple le plus militant sinon le plus dur. Ces êtres ressentent un besoin d'approbation, de tendresse et s'ils ne l'obtiennent dans le cours de la vie normale, ils l'obtiennent en se leurrant de la joie du renoncement, des mérites qu'ils croient devoir ainsi acquérir aux yeux des

²¹"Le Mystère Frontenac", Oeuvres, IV, 46.

hommes et aux yeux de Dieu. A leurs propres yeux, elles gagnent de l'importance.

Ces créatures aiment régenter, diriger, mais lorsqu'il s'agit de prêter un véritable soutien elles sont prêtes à ne rien donner. Louis P'ian dit de sa belle-mère qu'elle prêchait, qu'elle se

faisait le porte-parole de Dieu envers M. Puybaraud mais quand elle aurait eu l'occasion de l'aider à s'aider lui-même, elle se sentait en veine d'humilité et plus M. Puybaraud voulait qu'elle fût toute-puissante pour les maintenir, lui et Octavie, dans leurs fonctions, plus elle s'effaçait et trouvait de joie à disparaître.²²

Tout lui est permis, à cette femme, parce qu'elle se dit avoir charge d'âme. Pour cette raison elle a même le droit de lire les lettres personnelles que les amants s'écrivent.

N'ayant jamais aimé, elle ne veut pas que les autres aiment et éprouvent le bonheur. Michèle un jour dit à Louis qu'elle "avait peur de Brigitte parce que celle-ci détestait tellement qu'on soit heureux".²³ Michèle qui sentait que Brigitte lui en voulait de ne pas avoir l'air de souffrir, ajoute que M. Clou avait dit que Brigitte était de ces personnes "qui choisissent Dieu, mais que Dieu ne choisit peut-être pas".²⁴ Elle représente

²²"La Pharisienne", Oeuvres, V, 285.

²³Ibid., V, 289.

²⁴Ibid., V, 291.

les âmes sèches qui ne savent pas aimer.

S'il y a de l'hypocrisie dans l'accumulation des mérites chez Brigitte, il y en a aussi dans le renoncement bourgeois de Mme de Blénauge. Son confesseur, après la mort du mari de celle-ci, l'avait invitée à se détacher, à se dépouiller le plus possible. Elle l'avait fait, elle avait cru le faire en donnant à son fils presque tout ce qu'elle possédait, "comme si c'était se dépouiller que de se décharger sur un enfant chéri de toute espérance terrestre et de tout désir".²⁵ Afin qu'il fût heureux selon le monde elle avait été féroce. Ce n'est qu'après la mort d'Irène et l'insensibilité éclatante de son fils qu'elle reconnut sa faute.

La morale de répression fait des femmes ignorantes, bornées, souffrant de la hantise de la chair à un tel point que, malades, elles préfèrent mourir que de livrer leur corps à la vue et aux doigts d'un homme, fût-il médecin. Mme Dubernet de Galigai est une de ces dames de la campagne qui, "comme sa grandmère avait préféré souffrir, mourir, fière de s'être refusée jusqu'à la fin à ces examens ignobles qui sont à leur avis, la honte de leur sexe".²⁶ Le vieux docteur l'avait fait transporter d'urgence à Bordeaux. On avait trop attendu.

²⁵ "Ce qui était perdu", Œuvres, III, 101.

²⁶ Galigai, p. 45.

4. La personnalité des hommes

Si la personnalité des femmes souffre de la morale de répression, celle des hommes en souffre également. Comme les femmes, ils ont de la difficulté à aimer puisqu'ils ne se sentent pas aimés ou, du moins, pas aussi cajolés qu'ils l'étaient par leur mère. Bernard Desqueyroux, en proie aux inhibitions, est lourd, borné, sans éclat; c'est un esprit simple, incapable de pénétrer par sympathie le caractère de Thérèse qu'il trouve moqueuse. Fernand, habitué à l'adulation maternelle, lui aussi trouve Mathilde railleuse et s'en donnera l'excuse pour aller reprendre sa chambre de garçon contingente à celle de sa mère.

Parce qu'on lui a toujours fait sentir que son instinct le met au niveau bestial, l'homme, la plupart du temps, ressent du dégoût pour lui-même. Quand le mariage est proposé à Jean Péloueyre, celui-ci sourit, grimace et dit qu'il lui fera horreur. Son père, comme il ne fut jamais aimé et qu'il ne s'imagine pas que son fils puisse connaître ce bonheur, ne songe pas à protester. Aussi voit-on que M. Jérôme, ainsi privé d'amour, avait pris toutes sortes d'étranges manies et se réfugiait dans une espèce de neurasthénie et toutes sortes de maux qui faisaient que la maison était remplie d'odeurs de remèdes. Comme Jean, lucide, le devinait, son père s'attachait aux Essais de Montaigne qui, "comme sa religion, le fournissaient de subterfuges pour parer du nom de sagesse

son renoncement à toute conquête . . . ce pauvre homme appelait tantôt stoïcisme, tantôt résignation chrétienne, l'immense défaite de sa vie".²⁷ Après l'arrivée de Noémi le père l'eloueyre regagne sa santé et sa bonne humeur.

Si la morale de répression cause la déception, l'échec du mariage de Félicité, et engendre l'amour égoïste qu'elle a pour son fils, cette domination maternelle a des effets funestes sur la personnalité de Fernand qui est assujéti à l'esclavage de cette génitrice jusqu'à l'âge de cinquante ans. Ensuite il se marie, non pas sous l'inspiration d'une grande passion mais pour tenir tête à sa mère; et c'est la mort de sa jeune femme. Fernand, toujours dominé par sa mère et ne dépendant que d'elle, fait preuve d'une grande lâcheté; il ne sait prendre aucune responsabilité; "la tendresse jalouse de la mère avait rendu le fils impuissant" ²⁸ Ce n'est qu'après sa mort que Mathilde manque à Fernand et le chagrin démesuré de celui-ci n'est qu'une forme de despotisme, de tyrannie qui en quelque sorte le rassure que, s'il n'a pas d'indépendance, d'individualité, il a une mesure de pouvoir sur elle. Après la mort de Félicité, reste seul avec sa vieille servante Marie, il est réduit à la léthargie. Maintenant libre de voyager, de retourner dans le domaine

²⁷"Le Baiser au lépreux", Oeuvres, I, 26.

²⁸"Génitrice", Oeuvres, I, 365.

de la politique, comme l'avait été son ambition, il ne ressent aucun désir d'action et vit de jour en jour comme un somnambule qui jamais ne se réveillera; sa vie est complètement désorganisée.

Quoique moins égoïste que Félicité, Thérèse Dezeymeries talonne ses fils et on sent qu'elle se sert de la piété comme un instrument de domination. On retrouve aussi chez Fabien des tendances semblables à celles du quinquagénaire qui, sadique, se plaît à tourmenter sa mère. Par exemple, lorsqu'on voit Fabien prêt à retourner à Paris, sa mère mourant d'envie de l'y accompagner espère qu'il le lui proposera; lui qui comprend, se garde de lui faire ce plaisir.

Hervé de Blénauge est, lui aussi, un autre de ces adolescents perpétuels incapables du moindre sacrifice, du moindre élan d'amour. Gâté comme enfant, il est resté égoïste. Apparemment bien instruit d'une amabilité engageante, son naturel se montre peu digne d'admiration; en somme, c'est un mauvais esprit. Sa vie est enchaînée de dissimulations, de fourberies et de perfidies. Il noircit la réputation de ses amis et, à Marcel, son meilleur ami, il insinue l'inceste entre sa femme Tota et son frère Alain. Chez lui, le drame qu'il feint d'ignorer est encore plus déchirant et plus crucial. Sa femme Irène, mourante, comprenant son peu de valeur morale, cherche toutefois en son mari quelques indications de sollicitude,

de tendresse, et, bien qu'il sache qu'un peu d'amour lui amènerait le bonheur, il s'avère insensible. La croyant endormie sous l'effet d'un calmant, il s'enfuit après lui avoir promis de veiller auprès d'elle; c'est ainsi qu'il provoque son suicide. C'est un adolescent qui ne montre aucune croissance d'âme, qui sera toujours le fils à maman. Dès qu'Hervé entrait dans la chambre de sa mère, il changeait de voix et de regard, il changeait d'âme et redevenait petit enfant pour pénétrer dans ce domaine. C'est un enfant entêté que même l'agonie de sa femme ne peut arrêter dans la poursuite de son plaisir.

Les hommes mauriaciens restent, quel que soit leur âge, des adolescents pâles, instables, incapables de faire face à la vie, impuissants devant la responsabilité. Ils sont toujours dominés directement ou indirectement par une femme, ainsi ne parvenant jamais à la maturité de l'esprit. Ils restent impuissants à se connaître ou à comprendre les autres, soit qu'ils soient durs et autoritaires ou mous; les deux extrêmes sont la marque de la faiblesse de caractère. Les mous sont toujours prêts à sangloter et même à dix-huit ans cherchent la consolation en allant pleurer sur l'épaule de leur mère ou de leur grande soeur. Hervé, lui, après plusieurs années de mariage, ne s'inquiète pas de "mouiller de larmes le cou de sa mère, ni de salir sa robe; on peut ne pas avoir honte de grimacer et de

renifler comme à dix ans".²⁹ Ils restent marqués de l'absence de ce qui fait la grandeur et la noblesse de l'homme: l'indépendance, la vigueur, la force. Déterminés par une enfance trop protégée, ces blancs-becs, lorsqu'ils quittent le foyer ou la surveillance maternelle, semblent n'aboutir qu'à des crises de mauvaise humeur ou à l'égoïsme et à la débauche.

Cette enfance trop dorlotée, douillette des petits garçons comme Fabien, Jacques, le docteur Courrèges, fait des âmes timorées, des rêveurs incapables de communiquer leurs sentiments, plutôt que des hommes d'action. Celle de Raymond Courrèges, au contraire, harcelée par les reproches, moulera un caractère endurci et haineux, un "coeur hérissé de défenses"³⁰ impatient du joug, souffrant, tâtonnant, qui cherchera à se réaliser en se rebellant d'une manière brutale. Ces êtres bousculés, constamment assujettis aux interdits et aux reproches d'une mère ronchonreuse, d'une famille opprimante qu'un père timide ne peut maîtriser, semblent avoir un penchant pour se mettre dans des situations desquelles ils ne sortiront que butés et qui feront d'eux des hommes sceptiques et sadiques. De plus, une ambiance où la hantise de la chair se faisait ressentir autant qu'au collège et dans sa

²⁹ "Ce qui était perdu", Oeuvres, III, 118-119.

³⁰ "Le Désert de l'amour", Oeuvres, II, 15.

triste famille, ne pouvait manquer d'avoir une influence assez négative.

Les jeunes hommes mauriaciens donc, sont soit timorés et mous, soit durs et débauchés; les natures équilibrées semblent ne pas exister.

Les jeunes filles montreront des qualités de mal aimées qui se feront voir dans leur caractère morne, aigre, ou bien par leur voix aiguë de bonne ménagère; enfin elles ont l'illusion d'avoir un peu d'importance. Ces qualités se manifesteront parfois par le pharisaïsme en religion. En général, comme Mathilde de Génitrix, comme Anne de la Trave et Noëmi, elles sont soumises et pieuses. Anne, malgré son amour pour Jean, se soumet à l'autorité de son frère et épouse le fils Deguilhem. Lorsqu'on propose à Noëmi le mariage avec Jean, celle-ci, ayant été soumise, esclave toute sa vie, et après s'être fait répéter: "On ne refuse pas le fils Péloueyre", elle non plus, n'ose même pas admettre des sentiments contraires à cette ordonnance. Comme Michèle de La Pharisienne et Camille de La Robe Prétexte, ces jeunes filles sont des "femmes déjà positives et pratiques".³¹ Paule de la Sesque est une jeune fille intelligente, audacieuse et sage dont la famille en partie ruinée a dû vendre la plupart de ses domaines et aller habiter Paris. C'est une jeune fille

³¹"La Pharisienne", Oeuvres, V, 428.

exceptionnelle qui aime le sport, signe de santé, mais c'est la seule et on ne peut guère plus la compter parmi les Landaises puisqu'elle habite Paris et y a probablement passé son enfance.

Mauriac qui est dans son genre quand il peint la morale de répression et ses effets dommageables, les rêves, la hantise de la chair, l'incommunicabilité des sentiments, les inhibitions dont souffrent presque tous les membres de la société bourgeoise. L'auteur présente des romans riches par leurs personnages et leurs traits psychologiques; il étale les passions, les douleurs, les drames avec une telle force et une telle sensibilité qu'en dépit de leur caractère parfois morbide, ils se font accepter avec sympathie et compassion.

CHAPITRE VI

LE DETERMINISME DES HOMMES ET LA FATALITE INTERIEURE

Mauriac, en nous présentant la société bourgeoise composée de familles hiérarchisées, entités tyranniques qui enchaînent les individus et les affaiblissent par sa morale de répression, ne peut nous montrer que des êtres déterminés et chargés de fatalité, pris dans la trame serrée de leur ambiance, de leur formation, et inexorablement orientés vers le malheur et la perdition.

Les Duprouy sont de pauvres êtres mous et timorés, en qui la mère, par orgueil du nom et du rang, a brisé toute volonté de résistance, la moindre individualité ou force de caractère. Leur existence irrémédiablement gâchée, le frère et les deux sœurs ne trouvent pas le courage de quitter cette maison, cette femme, sources de leur affliction. Si habitués sont-ils à l'obéissance inconditionnelle que la pensée ne leur en est probablement pas venue.

L'oncle Xavier, comme s'en rend compte Yves, "pauvre homme ligoté de préjugés, de phobies, incapable de revenir sur une opinion reçue, une fois pour toutes, de ses parents, est à la fois si respectueux de l'ordre

établi et si éloigné de la vie simple et normale . . .".¹

Comment ne pas penser au docteur Courrèges qui, par son éducation première, sa dépendance de sa mère, devient rêveur, non seulement incapable d'action mais inapte à exprimer ses sentiments. Il est destiné à vivre sa morne vie dans l'ombre de ses rêves.

Fabien, Yves, Jacques, ne sont-ils pas aussi des rêveurs, des âmes timorées toujours dominées par leur éducation, par leur famille et, directement ou indirectement, par une femme? Leur austérité les destine au souci maniaque du fanatique qui fait qu'ils ne peuvent survivre dans une ambiance autre que celle de la société bourgeoise de province. Ils restent liés à leur fatalité intérieure.

Quant à Fernand, sa vie est si étroitement déterminée par l'influence de sa mère qu'il ne peut s'en éloigner plus de deux jours et après la mort de celle-ci, il lui reste si attaché qu'il ne peut même pas quitter la maison. Le reste de sa vie se passe dans l'ennui et la tristesse.

Thérèse, elle, représentant une force intellectuelle, son individualité menacée, est portée au crime qui lui paraît un devoir, une loi de sa nature qu'elle ne sait combattre. Celle qui avait tellement manqué d'amour pendant sa jeunesse, consacre toute sa vie à la poursuite

¹"Le Mystère Frontenac", Oeuvres, IV, 107.

de ce bonheur qu'elle ne trouvera jamais. Le psychiatre de qui elle implore l'aide pour la guérir de cet éternel besoin demeure impuissant devant la possédée. Consciente du mal, elle exerce sur les autres une fascination extraordinaire, éveillant chez autrui des sentiments refoulés au fond de l'être. Son sort est déterminé; elle est impuissante à changer le cours de sa vie et parce qu'elle lutte contre elle-même, elle finit par céder à la folie.

Gabriel Gradère des Anges noirs, possédé tout comme Thérèse, l'est par atavisme: par la force des circonstances et de ses propres faiblesses. S'il existe pour lui un chemin de salut, c'est que le salut est gratuit et non qu'il possède aucun vestige de volonté.

Un autre obsédé, Landin, est bien malgré lui lancé dans la voie du mal. Employé de Révolou, dévoué jusqu'à l'aveuglement il apprend qu'on l'appelait "l'immonde", et sa vie en est si bouleversée qu'il met ses talents au service de son ambition refoulée, devenant un des maîtres du vice organisé, occupation qui le mènera à son assassinat. Ce cas semble extrême mais c'en est un autre qui illustre la fatalité.

D'après Mauriac, certains sont dès leur naissance destinés à la damnation et, chez eux, il ne suffit que d'un événement d'apparence aussi insignifiante que la lecture d'une lettre pour déchaîner le mal qui rampe en eux.

Souvent l'auteur fait intervenir l'hérédité. Dans le cas de Thérèse, par exemple, il blâme une grand'mère libertine; pour Hervé de Blénauge, l'ombre d'un suicide et une figure aux traits beaux et jeunes aussi bien qu'une enfance gâtée atténuent sa responsabilité. Les suicides d'Edward et d'Irène sont déterminés par les circonstances plutôt que d'être volontaires; quant à celui d'Yves qui reste à l'état de tentative, il apparaît comme un artifice littéraire. Et Gradère et Robert Lagave sont marqués du destin; ils sombrent à cause de leur beauté. Celui-là habitué à l'adulation, aux soins d'Adila, pendant toute sa vie continue d'accepter tout ce qu'on lui donne sans rien donner en retour, tout en exigeant de plus en plus. Bob, lui, après une enfance pure, sombre à cause de sa beauté parmi les noceurs de Paris et quand il trouve la joie dans l'amour pour Paule, sa destinée personnelle est déjà tracée. La même beauté qui avait attiré Paule, avait causé le libertinage à la base de la rupture entre les deux et, indirectement, de la mort de Bob. Ce n'est pas lui qui a cherché le mal; la beauté dont il n'est pas responsable l'a entraîné dans cette voie. Ruse du démon, la beauté embrase les sens et l'homme qui n'a pas la force de résister, suit les convoitises de la chair. Mauriac nous dit clairement combien impuissante est la volonté de l'homme en face du mal. Une pensée même devient un ordre formel. Hervé, que sa femme avait imploré de veiller

auprès d'elle, voyant qu'elle dormait, est envahi de tentations à la pensée du plaisir auquel il pourrait se donner à cette heure :

S'il s'était cru assez fort pour ne demeurer là-bas que jusqu'au dîner, il aurait pu s'en aller sans inquiétude : elle ne se serait pas éveillée avant son retour. Ah ! qu'il a eu tort d'arrêter son esprit sur cette pensée ! Ne savait-il pas qu'il ne résistait jamais à une injonction de cette sorte ? 'Maintenant, je ne peux pas ne pas sortir', se dit-il.²

L'auteur va même jusqu'à insinuer la prédestination lorsque après la mort d'Irène, Hervé, attendri par les paroles tendres de sa mère, admet sa faute en s'écriant :

Vous priez, vous rabâchez vos prières ; et vous ignorez jusqu'à l'existence du gouffre où ceux qui vous touchent de près se sont débattus. Ce n'est pas leur faute ; ils ne le voulaient pas ; ils en ont eu horreur, dès qu'ils l'ont connu ; c'était décidé d'avance, avant même qu'ils fussent nés. Ils hurlaient déjà au fond de l'abîme, ils avaient déjà de la boue jusqu'à la bouche, et ils ne savaient pas même encore où ils se trouvaient, ni ce qu'était cette boue. . . .³

Tous sont destinés soit à être enterrés vivants dans leur médiocrité ou bien à être menés à l'échec, à la ruine. Même le bon et dévoué M. Calou est limité par une société qui sans cesse le bannit de son ministère. Tous sont voués au mal ou à la mauvaise fortune.

Accuser Mauriac de trouver chez l'homme un certain déterminisme, surtout dans une société bourgeoise ligotée

²"Ce qui était perdu", Oeuvres, III, 83.

³Ibid., III, 120.

par les convenances, les idées reçues, par la morale de répression, serait l'accuser d'avoir discerné la vérité. La psychologie moderne ne nous fait-elle pas voir que jusqu'à un certain point l'homme est déterminé par sa naissance, son éducation, ses expériences à certains instants sinon à tous les instants de la vie? Elle en donne maints exemples y compris celle de l'influence de la beauté ou du manque de beauté. Mais Mauriac semble exagérer l'impuissance de l'homme et lui prêter un surcroît de fatalité intérieure. Ce pessimisme ne remonterait-il pas à sa conception janséniste qui a façonné cette vision noire? Chez chaque homme le désir charnel prend le pas sur toute trace de volonté, sur toute défense et tous sont mus par une force irrésistible à en accomplir les actes.

1. La domination charnelle

La doctrine janséniste de la déchéance complète de l'homme, de la chair "viciée", qui porte Mauriac à sous-estimer la force de la volonté humaine et à voir l'homme comme déterminé est très logique si elle a pour point de départ le dogme de la toute-puissance de la nature et la nécessité de la contenir durement puisqu'elle est le mal même. Tous les hommes, ayant été doués de la nature humaine, sont plongés dès leur naissance dans le péché, et ne sont point libres de ne pas faire le mal. Tous les gestes réfléchis ou irréfléchis seront

nécessairement rattachés à la chair et tous, donc, seront déterminés et destinés à se perdre à moins que l'intervention miraculeuse de Dieu ne l'empêche. Mauriac est très précis à ce sujet :

Je crois que tout le malheur des hommes vient de ne pouvoir demeurer chastes et qu'une humanité chaste ignorerait la plupart des maux dont nous sommes accablés (même ceux qui paraissent sans lien direct avec les passions de la chair). Le bonheur en ce monde par la bonté et par l'amour, un très petit nombre d'êtres m'en ont donné l'idée, chez qui le coeur et le sang étaient souverainement dominés.⁴

Mauriac qui a la passion de la logique et de la perfection ne peut faire autrement que de pousser à leurs dernières conséquences des affirmations aussi anti-naturelles que celles du jansénisme. L'adoption d'un point de vue moins pessimiste exigerait le rejet du postulat que la nature est "viciée" et que l'homme n'est heureux que lorsqu'il se retourne vers son Créateur et est sauvé par la Grâce; mais une toute autre prémisse de base serait classée par les jansénistes comme complaisante, le résultat d'un accommodement en face de difficultés. Comme il a été allégué au chapitre IV, le dilemme part du danger de baser toute la vérité sur un seul dogme.

D'après Mauriac, c'est l'âme qui constitue le vrai moi et puisque le corps entraîne l'âme, le héros, éprouvant les désirs, les concupiscences, tombe toujours dans les

⁴"La Pharisienne", Oeuvres, V, 352.

pièges qui lui sont tendus. Jamais il ne lui arrive de se libérer de la domination charnelle si ce n'est par la mort, "la fin de la nuit". Créé pour connaître Dieu, pour l'aimer, l'homme erre dans les ténèbres essayant de mettre dans l'éphémère un infini impossible. Le conflit c'est la lutte entre l'âme, le vrai moi, créé pour l'amour divin, et la force du mal, la chair qui le détient. Toute lutte, comme tout acte partira nécessairement de l'impulsion charnelle. Ainsi la vie est un combat qui ne mène qu'à la sécheresse d'âme, au désespoir, à moins que la grâce n'intervienne, don destiné à un très petit nombre d'élus. Même ceux qui, comme Fabien, ont pour ainsi dire trouvé Dieu, doivent lutter jusqu'à la mort car, comme chez Pascal, quand la grâce sensible se retire, le mal reflue. Comme le dit Mauriac dans les dernières lignes de son roman Le Mal:

. . . il était mort au monde. Sa chair, certes, survivait à ce vœu: gavée pendant des mois, comment ne se fût-elle assouvie? C'est pourquoi il conviendrait de commencer ici la véritable histoire de Fabien Dezaymeries, à quoi ce qui précède servirait de prologue. Mais le drame tout intérieur d'un homme qui mate son corps de boue -- drame que ne trahissent ni paroles, ni gestes -- comment le décrire?⁵

Dans Le Mal Mauriac montre clairement le conflit entre le corps et l'âme. Fabien oscille entre le bien représenté par la mère pieuse qui l'a élevé et le mal,

⁵"Le Mal", Oeuvres, VI, 115.

Fanny, à la vie trop libre. L'enfance pieuse de Fabien causera sa lutte contre lui-même, son abandon, ses regrets, ses allées et venues entre Paris, symbole du mal, et le Bordeaux pur de son enfance. La découverte par Fabien que l'amour sous la forme d'une innocente jeune fille lui serait permis, ajoutée au fait qu'il commençait déjà à se dégoûter de sa liaison avec Fanny provoque la crise qui ramènera le héros épuisé et malade vers sa mère. Chez elle, il retrouve la paix et une conversion peu convaincante où, après une ascèse de corps, il meurt à la vie. A cet être déterminé, il ne sera pas permis de se frayer, hors le renoncement, un chemin qui le mènera à une vie utile et saine.

Maryan, dans le Démon de la connaissance, est un autre garçon idéaliste et tourmenté qui tire au clair la lutte entre le bien et le démon de la chair. Nauriac ne se satisfait pas de le voir pécher par orgueil spirituel car, pour lui, tous les actes se rattachent nécessairement à l'impulsion des passions charnelles.

Maryan, ayant fini ses études, se sent appelé à la vie mondaine, mais, se sentant gauche, laid, ne pouvant inspirer l'amour, entre au séminaire où il se met à travailler à un traité sur l'autorité. Son raisonnement est brillant mais son ami Lange dit que chez lui la chair est complice dans la frénésie de la révolte spirituelle. Ses maîtres, clairvoyants, l'invitent à se retirer du

séminaire et Maryan se félicite d'avoir échappé à un absurde renoncement. Le jeune homme, sa chair s'opposant toujours à sa vie spirituelle, passe de l'extase au suicide, car la lutte contre le démon de la chair est insupportable. Si au moment du suicide la Grâce lui est accordée, le reste de sa vie sera néanmoins une lutte contre le mal; s'il ne sombre pas tout à fait, c'est que l'appui divin lui a été accordé.

Thérèse passe toute sa vie à chercher l'amour en luttant contre ses démons intérieurs, la passion rêvée et non réalisée. Lucide, elle voit la déception déchaîner en elle le conflit, la fatalité qui continuera sans relâche jusqu'à la fin de sa vie.

Louis du Noeud de vipères, de la même façon sombre après une déception d'amour qui agira sur sa personnalité déjà complexe et qui mettra en action la jalousie agressive, la cupidité, la haine des siens, démons qui l'accableront pendant toute une vie. Lui aussi, tout en affrontant le combat, voudrait être aimé, compris. Il l'exige en écrivant son journal qu'il destine à sa femme qui le frustre en mourant avant lui. Toujours c'est la recherche de l'amour que celui-ci trouvera enfin en Dieu après avoir perdu tout appui humain.

Encore une fois la passion, ou plutôt les suites de l'échec de l'amour humain qui, à l'insu de cette mère possessive, décideront de la vocation monstrueuse de

Félicité Cazenave. Nous voyons la mère dressée contre ce fils qu'elle aime pourtant. Toute affection humaine implique le conflit; cet amour humain les séparera tous les deux à jamais du bonheur de la connaissance de Dieu qui les aurait sauvés. Grande lutte entre les deux êtres humains et grande lutte entre les forces du mal qui les rattache à leur malheur et les forces du bien dont Dieu est le seul donateur.

La passion et l'incompatibilité sexuelle sont la cause de la lutte intérieure de Jean Péloueyre; il est si malheureux que seul le sacrifice de sa vie, on dirait presque son suicide, peut le soustraire à sa cruelle épreuve. En dépit du fait que l'échec est imputable à la laideur, sa détresse et celle de Noëmi sont conformes au conflit que Mauriac trouve dans toutes les unions.

Florence de Préséances cherche à tâtons l'amour divin qu'en vain elle essaye de trouver dans l'amour humain. Le drame se constitue en ce qu'elle ne soupçonne point que le mysticisme n'est pas pour les charnels.

Mauriac le précise en écrivant:

Quelle folie que prétendre aveugler encore celle qui serait lucide! Un mysticisme eût pu seul accueillir, dans son havre, ce cœur en panne; mais détachée des relations et des préséances, Florence demeurait charnelle, insensible au goût de la Perfection, indifférente enfin à toute spiritualité; que n'était-elle une sœur de cette Jacqueline Pascal qui ne souffrait

point de limite à la pureté.⁶

Toujours, même jusque dans un de ses derniers romans, Galigaï, l'auteur soulignera la conception de cette guerre entre la chair et le bien spirituel. Peu de temps avant leur mariage, les deux amants recouverts de la nuit se rencontrent au bord du lac et Galigaï comprend que "jamais ils ne seraient mêlés l'un à l'autre plus étroitement que ce soir; jamais plus ils ne retrouveraient cet accord profond avec l'Être incréé et avec leurs pères endormis",⁷ car comme Mauriac l'avait dit dans Le Désert de l'amour, "le sexe sépare plus que deux planètes".⁸ Le sexe éloigne les amants l'un de l'autre mais aussi les ôtres de leur créateur.

Emportés par la passion, saccadés par les rênes de la société ou ligotés par des menottes secrètes, oscillant entre la haine et l'amour, pris entre le besoin d'exercer leur volonté et leur impuissance à le faire et souvent, dans les circonstances les plus urgentes, ankylosés par l'inexorable incommunicabilité de leurs sentiments, les personnages mauriaciens sont écartelés par les conflits et terrassés par l'angoisse. En fait, d'après l'auteur, la créature humaine est impuissante à se comprendre elle-même; elle erre aveuglément, se rendant

⁶ "Préséances", Oeuvres, X, 337.

⁷ Galigaï, p. 156.

⁸ "Le Désert de l'amour", Oeuvres, II, 45.

à peine compte qu'elle est le théâtre de guerre entre Dieu et Mammon. Elle est impuissante à s'expliquer son secret et dans sa solitude ne ressent que l'anxiété que Mauriac excelle à rendre apparente.

Ainsi l'homme est déterminé et le bourgeois encore plus fortement par son organisation sociale et sa morale de répression mais, d'après Mauriac, l'homme par son instinct, sa chair, porte en lui un surcroît de déterminisme, de fatalité qui l'ancre dans le malheur. Même l'élection divine qui peut le sauver lui est inaccessible à moins que la volonté toute puissante de Dieu ne le permette. Quand elle vient, c'est par une miraculeuse intervention et l'homme n'est pas non plus libre de la rejeter. Son sort est aussi inéluctable que celui du héros racinien.

CHAPITRE VII

LE JANSENISME DE MAURIAC

Ayant montré dans ses romans l'homme chargé de fatalisme, ancré dans le malheur à cause de sa nature corrompue, réduit à l'esclavage par la concupiscence, péché immanent, ayant mis en relief son impuissance radicale pour le bien et l'absence de sa liberté, Mauriac fait voir l'impossibilité pour l'homme de se satisfaire en dehors de Dieu.

1. La doctrine de la grâce efficace

Notre romancier ayant, tout comme Pascal, décrit la misère de l'homme sans Dieu, comme lui aussi montre que seule la grâce efficace, faveur gratuite de Dieu que l'effort humain est impuissant à obtenir, le rachète. Donc, son apologétique est comme celle des jansénistes. Elle montre que l'homme naturel est misérable, voué à la perdition, mais qu'il peut être divinement racheté.

Il montre que la conversion est essentielle. Comme on l'entendait au dix-septième siècle, ce mot implique l'approfondissement de la foi, c'est-à-dire, le repentir, le dépouillement et l'illumination. Cette conversion ne rend pas l'homme parfait, mais elle le met dans la bonne voie; elle lui permet de faire usage de ses

facultés dans l'ordre du bien plutôt que dans l'ordre du mal.

Comme nous l'avons vu au chapitre I, la doctrine janséniste affirme que, par suite du péché originel, toutes les actions accomplies en dehors de la grâce efficace sont pécheresses aux yeux de Dieu et que même l'effort pour arriver à la vertu est vil et se voit comme orgueil. Mauriac ne nous a-t-il pas montré les bonnes intentions de Brigitte Pian? Sans la grâce, l'amour, ses efforts pour arriver à la perfection apportent le malheur à tous ceux qui l'entourent. L'homme, né avec le poids de son hérédité et ses tendances vers le mal, est prédéterminé. L'imitation du Christ n'est pas suffisante car elle ne transforme pas la nature humaine essentiellement corrompue; il faut l'union avec Dieu. Seule la charité qui découle de la grâce efficace et irrésistible sauve le prédestiné et lui donne le pouvoir de faire le bien.

Si l'effort est impuissant à obtenir cette grâce ou tout autre mérite, que reste-t-il à l'homme de liberté, de responsabilité? Comme les Port-Royalistes qui exigeaient le dépouillement, Mauriac fait voir la nécessité de renoncer à soi-même pour tirer profit de la grâce. L'homme devra se détacher de tout bien terrestre, de tout amour humain, de tous les plaisirs. Fabien devra renoncer à Fanny et subir une ascèse de corps, Louis perdra un des objets de sa haine qui était en même temps un des appuis

sur lequel il comptait, Isa; il se sera aussi dépouillé de ce qui lui était si cher, son argent. Gradère, arrivé à un cul-de-sac, par sa confession destinée à l'abbé Forcas se sera déchargé de toute une vie de crime. Puisque tout attachement charnel dresse une barrière entre l'homme et Dieu, il faut se détacher de tout bien.

Jean-Paul de L'Enfant chargé de chaînes, ayant perdu tout soutien, ressent sa misère, son angoissante inquiétude et s'écrie:

Mon Dieu, pour que je Vous retrouve, il a fallu que tous mes appuis fussent brisés. Après avoir franchi vainement le seuil de pires joies, ce coeur misérable s'abîme en Vous . . . car il ne me reste rien, si ce n'est Vous vers qui, ce soir, l'instinct du salut vient de me jeter, si souillé, mais tout en larmes¹

Dieu lui fait le don de la grâce.

Cette grâce donne à l'homme la connaissance qu'il lui faut pour se dépasser. Elle le comble de ses bienfaits et toute obscurité se change en lumière, toute concupiscence se tourne en charité.

La divergence entre les Jansénistes et l'Église consiste en ce que cette dernière prête à l'homme l'appui de la grâce suffisante qui lui permet de s'approcher de Dieu pour demander son appui et aussi de retourner à Lui. Tenant compte de ses faiblesses, elle lui indique un chemin auquel tous ont accès aussi bien qu'un but auquel

¹"L'Enfant chargé de chaînes", Oeuvres, X, 80.

il est possible d'arriver moyennant l'aide divin. Mauriac, comme Pascal, ne laisse d'espoir que dans le saut suréminent de la grâce.

La doctrine janséniste de Mauriac nous est donnée dans ses romans, mais la lecture de ses essais nous révèle combien profondes sont ses convictions.

2. La psychologie pessimiste

Mauriac, comme les jansénistes du dix-septième siècle, considère la nature comme toute puissante et voit la nécessité de la contenir durement. Même après la conversion, l'élu devra lutter contre les tentations sans cesse renaissantes. La différence significative sera soulignée par le fait qu'il aura la force d'affronter le combat.

Dans Le Mal, nous voyons Fabien impuissant à se dominer avant sa conversion; par la suite, il est assez fort pour lutter. Lorsqu'il reçoit une lettre de Fanny, il la déchire sans la lire parce que "le péché lie parfois comme un sacrement".² Fabien avait refusé dans son cœur le bonheur humain et déjà il était "mort au monde".³ Les autres élus mauriaciens choisissent la même voie: Pierre Gornac entre à la Trappe, Marie Ronsinangue expie les péchés du monde au Carmel, Jean-Paul quitte Paris pour

²"Le Mal", Oeuvres, VI, 115.

³Ibid., VI, 115.

revenir chez lui dans la Lande, Alain Forcas se fait prêtre. Les autres sont convertis très peu de temps avant leur mort. Pessimistes à l'égard de la nature humaine et semblant manquer de confiance dans le pouvoir de la grâce, ils sont convaincus que pour réaliser l'absolu dans ce monde, il faut se cloîtrer ou se retirer du monde. Comme tous les jansénistes Port-Royalistes, ils sont nécessairement contraints par la rigueur de leur conscience et par les règles imposées du dehors.

Ainsi la rigueur, lorsqu'elle ne s'exerce pas uniquement sur le plan de la discipline extérieure, peut tendre vers une protestation violente et désespérée contre la nature humaine. La vie se coupe de l'action et paraît comme une forme aiguë du renoncement.⁴ N'est-ce pas dans ce sens que s'est dirigé le romancier?

Pascal voyait le conformisme aux institutions établies comme nécessaire et inévitable. D'après lui, étant donnée la corruption de l'homme, c'est une aspiration absurde et illusoire que de vouloir remplacer une institution par une autre, car toute prétention humaine à la justice est vaine. Son pessimisme et son nihilisme aboutissent donc à la soumission, quoique disputée, et au respect de l'ordre établi.⁵ La lecture des essais de Mauriac nous

⁴Bénichou, p. 127.

⁵Ibid., p. 129.

montre que l'auteur voit dans cette obéissance le sceau de la grandeur aussi bien que le refuge contre les délires de la pensée et l'indiscipline.⁶

De plus, chez Pascal et chez Mauriac également, le mélange de conformisme et de négation, en dépit de tendances contraires, recouvre une amertume aisément agressive. En effet, les rapports entre l'Eglise et les deux écrivains ne semblent pas avoir été toujours heureux. A ce sujet, North nous fait remarquer l'opposition de Mauriac à d'Eglise au moment de l'insurrection en Espagne et de l'accueil moins qu'approbateur qu'il réserve dans son oeuvre à l'ordinaire des fidèles. C'est le drame de tous ceux qui tentent la conciliation de l'homme social et la liberté du penseur, drame qui relève d'une profonde inquiétude et qui, tout en faisant éclater un certain conflit extérieur, s'ajoute à la lutte intérieure.

3. Mauriac, romancier bourgeois janséniste

Mauriac, comme presque tous les grands hommes du jansénisme, est né de la bourgeoisie. Comme les Le Maître, les Arnauld, les Sainte Marthe, les Pascal, les Nicole, les Domat . . . qui, voyant un besoin général de réforme pour contrecarrer l'humanisme chrétien qui s'était introduit dans la doctrine catholique, ont prêché et pratiqué la doctrine rigoureuse et la discipline sévère

⁶ "Petits Essais de la psychologie religieuse", Oeuvres, VIII, 33-36.

du jansénisme, Mauriac se fait le champion de cette doctrine et de cette morale, soutient le même idéal et combat le relâchement en morale. Comme Pascal il semble vouloir éveiller l'inquiétude chez l'homme moderne en lui faisant voir sa misère afin de le rapprocher de Dieu.

Mauriac, romancier bourgeois, "tâche de l'être avec le plus de grandeur possible",⁷ grandeur "étayée sur la majesté du christianisme" le plus rigoureux,⁸ qui, en surcroît de la lutte entre les êtres humains, offre à l'écrivain la lutte entre le ciel et la terre.

⁷ Bénichou, p. 114.

⁸ Ibid., p. 114.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvres Citées

- Bénichou, Paul. Morales du Grand Siècle. Paris: Gallimard, 1956.
- Cazier, Augustin Louis. Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours. 2 vols. Paris: Librairie ancienne, Honoré Champion, Edouard Champion, 1923-24.
- Mauriac, François. Ouvres Complètes. Bois originaux de Louis Jou. 10 vols. Paris: Fayard, 1950-52.
- . L'Agneau. Paris: Flammarion, 1954.
- . Galiléa. Paris: Flammarion, 1952.
- . Le Sagouin. Paris: Librairie Plon, 1951.
- . Trois grands hommes devant Dieu. Paris: Paul Hartmann, 1947.
- North, J. Robert. Le Catholicisme dans l'oeuvre de François Mauriac. Paris: Editions Conquistador, Corbeil, 1950.

Ouvres Critiques Consultées

- Calvet, J. Histoire de la littérature française de François de Sales à Fenelon, V. Paris: Les éditions mondiales, 1956.
- Cormeau, Nelly. L'Art de François Mauriac. Paris: Ed. Bernard Grasset, 1951.
- Heppenstal, R. The Double Image. London: Secker and Warburg, 1947.
- Hourdin, Georges. Mauriac, romancier chrétien, 2 éd. Paris: Editions du Temps présent, 1945.
- Jarrett-Ferr, M. François Mauriac. Cambridge: Bowes and Bowes, 1954.

- Majault, Joseph. Mauriac et l'art du roman. Paris: R. Laffont, 1946.
- Maloney, Michael Francis. François Mauriac, a critical study. Denver: A. Swallow, 1958.
- Mauriac, I. Les pages immortelles de Pascal. New York: Editions de la maison française, Inc., Longmans, Green, 1941.
- Palante, Alain. Mauriac, le roman et la vie. Paris: Le Portulan, 1946.
- Simon, Pierre-Henri. "Mauriac par lui-même" et textes présentés dans Ecrivains de Toujours. Paris: Ed. du Seuil, 1953.